

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE

N° 8. — AOUT 1901.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 8.

Les origines et les grands faits du spiritualisme en Amérique. — G. Béra....	449
L'abolition de la guerre par la transformation des armées. — Algol... ..	460
Psychographie par A. Oxon (<i>suite</i>). — D ^r Dusart.....	467
Anna Rothe. — G. Béra.....	473
Extrait des séances expérimentales faites à Gênes avec Eusapia Paladino. (<i>El Vessilo</i>).....	477
Une visite chez Lazare. — Mme Bosc.....	484
Théorie de la réincarnation. — Professeur Moutonnier ...	495
Douleur, poésie. — Spero.....	501
Médiumnité de Mlle Henny von Heider. — J. de Kronhelm.....	506
Description d'une sphère heureuse. — Aline Teissier, médium.....	507
Bibliothèque spiritualiste lyonnaise.....	509
L'hypnotisme en justice. — <i>Le Matin</i>	510
A la Société d'hypnologie et de psychologie.....	510
Avis bibliographique.....	511
La destinée. — D'Herdy.....	511
Bulletin des sommaires.....	511

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les Souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 42 premières années, 1858 à 1899, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (3 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 43^e année, 1900, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide*, prix : 2 fr. 50 par volume. Pour les abonnés à la *Revue*, prix spécial pour la collection entière.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

44^e ANNÉE.

N° 8.

1^{er} AOUT 1901.

LES ORIGINES ET LES GRANDS FAITS DU SPIRITUALISME

EN AMÉRIQUE (*Suite*) (1).

Comme leur maison était continuellement encombrée de curieux, et comme le temps, la tranquillité et la paix de la famille Fox se dépensaient en fatigues et en alarmes, sans compter que les soupçons les plus injurieux et les plus absurdes commençaient à se répandre, les pauvres gens essayèrent de déconcerter leurs persécuteurs en envoyant Kate chez sa sœur aînée, Mme Fish, à Rochester ; mais elle ne fut pas plutôt partie que les manifestations recommencèrent avec plus de force que jamais en présence de Margaretta, la seconde sœur. Plus tard, cette jeune fille et sa mère allèrent rejoindre Kate à Rochester ; mais ni le changement d'habitation, ni la sépa-

(1) Voir le numéro de juillet.

tion, n'apportèrent aucun soulagement aux troubles qui s'attachaient maintenant à leur personne, bien plus qu'à la localité, comme c'était le cas au début. Les Fox eurent beau lutter énergiquement pour se délivrer du pouvoir qui les tourmentait, prier avec toute la ferveur de sincères méthodistes d'en être débarrassés ; en dépit de leurs craintes, de leurs souffrances et de leurs angoisses, les racontars au sujet des manifestations continuaient à se propager et à attirer sur eux une pluie de persécutions.

Les pauvres parents, malgré leur honorabilité, furent si sévèrement admonestés et blâmés par leur pasteur, qui aurait dû au contraire être le premier à les soutenir dans leurs dures épreuves, qu'ils furent obligés de se séparer d'une Église qu'ils aimaient, et avec laquelle ils n'avaient eu que d'irréprochables relations. Leurs anciens amis les regardèrent avec froideur, et les calomnies des étrangers ne firent que redoubler.

Mme Fish, la sœur aînée, qui était maîtresse de musique à Rochester, commença à perdre sa clientèle ; et les cheveux de la pauvre Mme Fox blanchirent en une semaine, attestant les tortures mentales auxquelles la soumettaient les terreurs du monde surnaturel et les cruautés du monde des vivants. Tandis qu'on les accusait d'avoir imaginé une abominable imposture, les résultats de cette imposture avaient été la destruction de leur santé, de leur repos, de leur réputation et de leur fortune. Malgré toute l'aversion qu'elles avaient pour la notoriété que les manifestations leur attiraient, il leur fut impossible de s'y soustraire.

Les Fox avaient sollicité les conseils de leur respectable ami, Isaac Post, quaker estimable habitant Rochester. En suivant ses avis ils étaient parvenues à communiquer par coups avec le pouvoir invisible, au moyen de l'alphabet. Un certain nombre de coups signifièrent conventionnellement « oui », « non », douteux », etc. Ils épelèrent ainsi des phrases entières et apprirent ce fait singulier que, non seulement « Charles Rosna », le soi-disant colporteur assassiné, mais quantités d'Esprits, bons et mauvais, élevés et vils, pouvaient, dans de certaines conditions inconnues et incompréhensibles, correspondre avec la terre ; que ces communications étaient produites par la force des magnétismes humains et spirituels chimiquement alliés ; que la nature spéciale du magnétisme chez certains individus leur donnait le pouvoir d'être « mediums », refusé aux autres ; que les relations magnétiques nécessaires pour la production des phénomènes étaient très subtiles, très faciles à troubler, très sujettes à l'influence des émotions mentales et que les Esprits intéressés surtout à l'inauguration de cette télégraphie étaient, paraît-il, des philosophes et des savants, ayant étudié l'électricité et les autres fluides impondérables pendant leur vie terrestre, et spécialement le Dr Benjamin Franklin. Outre les communications, qui avaient pour but d'expliquer les faits et la façon d'opérer, ils en reçurent

de nombreux Esprits, leurs parents ou leurs amis, qui vinrent se joindre à ces recherches et réjouir leur cœur, en donnant des preuves inattendues de leur présence. Ils épelèrent leur nom, leur âge, les signes divers et exacts de leur identité, et proclamèrent la joyeuse nouvelle « qu'ils vivaient toujours, qu'ils aimaient toujours » et que, avec toute la tendresse de l'affection humaine et la grâce d'Ange gardiens, ils veillaient sur ceux qu'ils aimaient, et qu'ils guidaient ceux qui les pleuraient comme morts. Les Esprits recommandèrent aux amis de la famille de se réunir en assemblées harmonisées, qui ont reçu depuis le nom de « Cercles Spirités », et dans ces réunions ils préconisèrent à plusieurs reprises la pratique du magnétisme, comme moyen de faciliter le phénomène de clairvoyance.

Mais si les rapports que nous avons avec nos amis les Esprits sont pleins de joie et de consolation, à présent que des relations régulières ont succédé aux expériences de hasard, il ne faudrait pas en conclure que tels fussent les caractères des premiers résultats spirituels à Rochester. Chez les médiums, comme hors de chez eux, tout y était crainte, consternation, doute et anxiété.

Plusieurs personnes douées des facultés de clairvoyance et de clairauidience avaient été développées par le magnétisme, mais, en même temps, les fanatiques des diverses sectes religieuses avaient fait irruption au milieu de leurs réunions, et il s'en suivait des scènes de lamentations et d'objurgations pieuses. On hasarda, au sujet de ce mouvement, des opinions de la nature la plus étonnante. Quelques personnes décidèrent que c'était le « millenium », et attendirent à bref délai le règne personnel du Messie, et la non moins rapide destruction des méchants. Des bruits violents se mêlaient aux ferventes prières des dévots, et une aveugle confusion, dans laquelle les acteurs invisibles faisaient leur partie, vint s'ajouter aux tourments des médiums.

Un certain M. Calvin Brown, qui habitait dans la maison de Mme Fish, et qui devint par la suite son mari, était particulièrement opposé aux manifestations ; aussi semblait-il avoir été choisi par les Esprits comme cible de leur mauvais tours. Ils lançaient autour de lui des livres, des cahiers et d'autres petits objets ; et bien qu'ils ne l'aient jamais atteint avec assez de force pour lui faire du mal, sauf une seule fois, ils le persécutaient néanmoins avec une malice évidente, qui prenait parfois un caractère si violent et si rancunier, qu'il fut bien forcé d'avouer à la fin leur pouvoir, et de le respecter. Souvent ils jetaient autour de la maison des morceaux de bois portant écrites des phrases d'encouragement ou d'instruction pour les Fox, leur recommandant d'accepter avec douceur et piété les épreuves qu'ils traversaient.

On pense bien que le clergé ne resta pas simple spectateur de l'agitation qui soulevait toute la ville. Plusieurs de ses membres vinrent chez Mme Fox

lui offrir « d'exorciser les Esprits » ; mais leurs tentatives furent vaines ; et quoique les Esprits ne manquassent pas de frapper en chœur au moment des « Amens » qui terminaient les exorcismes, peu touché par ces marques d'adhésion, le clergé déclara finalement que les Fox étaient ligués avec le Diable ou qu'ils étaient d'infâmes imposteurs. Il y eut toutefois d'honorables exceptions à cette conduite peu chrétienne, entre autres le Révérend A. H. Jervis, ministre méthodiste de Rochester, dans la famille de qui se produisaient des manifestations remarquables et du même genre que celles de Fox. Plusieurs lettres qu'il publia portent témoignage de la beauté et de la valeur des communications qu'il recevait. M. Lyman Granger, le Révérend Charles Hammon, le diacre Hale, et plusieurs autres personnes riches et influentes de Rochester et des villes voisines commencèrent à éprouver le même phénomène dans leur propre intérieur ; de tous côtés, de Cincinnati et de Saint-Louis, dans l'Ouest ; du Maine, du Massachussets, de la Pennsylvanie, de l'état de New-York, dans l'est, la nouvelle se répandait que les coups mystérieux, et les autres modes de manifestation de ce qu'on appelle aujourd'hui le pouvoir médianimique, gagnaient rapidement de ville en ville et d'État en État, pour accomplir la promesse faite aux Fox dès le début, savoir : « Que ces manifestations ne se restreindraient pas à cette seule famille, mais qu'elles se répandraient sur le monde entier. » Mais bien que beaucoup d'autres personnes que les Fox fussent devenues des médiums remarquables pour les bruits, les mouvements d'objets et les autres manifestations d'intelligence surhumaine ; bien que chaque jour vit se produire quelque nouveau développement du « Pouvoir » dans des familles que leur fortune et leur situation plaçaient à l'abri du soupçon de fraude, la première apparition de ce phénomène avait été si étonnamment liée à la famille Fox que l'esprit public ne put l'en séparer par la suite. On appela donc les jeunes filles « les Frappeuses de Rochester », « les Filles Fox », les Esprits Frappeurs », et autres épithètes aussi folles, aussi cruelles, aussi contraires à leurs intérêts et à leurs sentiments.

DÉPART ET RETOUR DES ESPRITS.

Catharine Fox, la plus jeune fille, s'était réfugiée à Auburn chez M. E. W. Capron. Mme Fish, bien qu'ordinairement présente quand le phénomène avait lieu, n'était pas consciente, au début, de sa médiumnité. Il semblait donc que Margaretta, la seconde fille, fût la seule cause des manifestations ; lorsque, en novembre 1848, les Esprits qui, depuis longtemps, pressaient la famille Fox de faire connaître leur médiumnité dans des séances publiques, lui déclarèrent par coups « qu'ils ne voulaient pas être toujours en lutte avec elles », et que, puisqu'elles désobéissaient sans cesse à leurs demandes et leur résistaient ouvertement, ils les quitteraient, et, suivant toute proba-

bilité, attendraient une autre génération, ou chercheraient d'autres instruments pour l'accomplissement des grands desseins qui avaient donné lieu à ces manifestations spirituelles.

Les dames Fox se montrèrent inflexibles. Elles supplièrent que cette coupe d'amertume fut écartée de leurs lèvres. Elles ne désiraient pas être médiums, elles avaient horreur du bruit, du scandale, des persécutions que le don fatal leur attirait; et quand les Esprits les avertirent de leur départ, elles accueillirent cette nouvelle avec joie, exprimant hautement le désir qu'elle se réalisât. Quand cette communication eut lieu, des personnes influentes de la ville, portant grand intérêt aux manifestations et amis chaleureux des Fox, se trouvaient présentes. Elles ne crurent pas à l'exécution de la menace, jusqu'au moment où les Esprits se mirent à dicter des messages d'un caractère particulièrement affectueux et définitif. La scène, dit un témoin oculaire, fut solennelle et impressionnante. Les Esprits avaient annoncé qu'ils partiraient dans vingt minutes, et à l'expiration exacte de ce temps, ils dictèrent : « Nous vous faisons tous nos adieux. » Les coups cessèrent entièrement. Les Fox dirent qu'ils étaient heureux d'en être débarrassés. Les amis présents essayèrent d'obtenir, par des prières qui semblaient adressées dans le vide, quelque preuve que ces étranges visites n'avaient pas complètement cessé. Tout fut inutile. Un silence lugubre emplissait la chambre tout à l'heure occupée par les Anges qui exprimaient leurs tendres messages d'affection éternelle, leurs conseils bienveillants, leurs sages instructions, leurs prévoyants avis. Les Esprits étaient bien partis; et les assistants, après s'être séparés, sentaient, en traversant les rues silencieuses de la ville, que quelque grande clarté s'était éteinte, et que leur vie était changée. Un grand vide s'était fait dans l'air, l'ombre s'étendait, et la lumière spirituelle n'éclairait plus l'épaisseur des ténèbres.

Quinze jours s'écoulèrent, pendant lesquels les premiers investigateurs retournèrent bien des fois chez les Fox voir si les Esprits étaient revenus. Pendant les premiers jours, un « non » stoïque fut la seule réponse, mais peu à peu elles reconnurent la perte qu'elles avaient faite. Les sages conseillers étaient partis, les sources de force et de consolation surhumaines étaient taries. Les étranges invisibles, si tendres, si affectueux, ne voltigeaient plus sur leurs pas, ne présidaient plus leurs réunions, n'encourageaient plus leur faiblesse, ne guidaient plus leur aveuglement. C'était leur caprice chagrin qui avait éloigné ces êtres providentiels. A la fin, elles reçurent avec des larmes les amis qui venaient aux nouvelles. Le douzième jour de cette détresse de cœur, M. E. W. Capron, étant en affaires à Rochester, vint chez Mme Fish avec George Willetts, membre de la Société des Amis, et un des premiers investigateurs spirituels. En apprenant la triste réponse habituelle, que les Esprits les avaient quittées, M. Capron dit : « S'ils

ne frappent pas pour vous, ils frapperont peut-être pour nous. » Puis ils entrèrent, et demandèrent si les Esprits voudraient frapper pour eux. A la joie indicible de tous les assistants ils furent salués par une grêle de ces coups tant désirés. Mme Fish, maintenant Mme Underhill, a souvent déclaré depuis, que si elles avaient perdu subitement leur fortune, leurs amis et tout ce qu'elles aimaient, et si, au moment de leur plus profond désespoir tous ces biens leur avaient été rendus soudain, elles n'auraient pas éprouvé une plus grande joie, qu'en recevant cette preuve précieuse que leurs amis ne les avaient pas quittées. Dans leur enthousiasme de voir revenir cette lumière spirituelle longtemps éteinte, elles s'agenouillèrent, et baisèrent le sol que les sons du télégraphe spirituel leur rendait sacré. Et alors les Esprits les pressèrent de nouveau de rendre ces manifestations publiques. Ils renouvelèrent leur demande avec solennité, et en dépit de l'aversion des médiums pour la tâche qu'on leur imposait, la crainte d'une nouvelle et définitive privation des rapports spirituels eut raison de leur résistance. Quand les personnes appelées à aider les médiums et à prendre une part importante dans leur œuvre insistaient sur la terrible situation qui leur serait faite, les Esprits répondaient : « Votre triomphe n'en sera que plus grand. » Il n'est pas douteux que le dur avertissement qu'elles venaient de recevoir, et la crainte qu'il se renouvelât eut plus d'effet sur les demoiselles Fox que tout ce qu'on aurait pu leur dire.

CORINTHIAN HALL.

Il semble que la première enquête sur la possibilité d'établir des rapports entre les Esprits et la terre qu'ils avaient habitée, entre les affligés et les habitants mystérieux de la terre inconnue, aurait dû inspirer à tout le monde des sentiments d'intérêt profond et de solennel respect. Le lieu choisi pour cette enquête aurait dû être un de ces édifices dédiés aux devoirs les plus saints, et les investigateurs auraient dû être les hommes qui font profession, entre tous, d'enseigner la doctrine de l'immortalité de l'âme.

L'ignorance et le fanatisme des temps en ont décidé autrement. En présence de Margaretta Fox à Rochester, et de Catharine à Auburn, les coups spirituels avaient insisté vivement pour que leurs médiums adressassent un défi public à l'examen des savants. Les jeunes filles se décidèrent à se laisser faire sur la promesse que, pendant l'enquête, les coups seraient assez forts pour être entendus d'une grande assemblée. Après plusieurs essais en particulier, on convint que les coups étaient assez forts pour s'entendre distinctement dans une grande salle remplie de monde.

Suivant les instructions des Esprits on devait louer « Corinthian Hall » la plus grande salle de réunion de Rochester, et une conférence devait expliquer l'origine et les progrès des manifestations depuis le début jusqu'à

cette heure. On décida ensuite qu'un comité, composé des personnes les plus respectables de l'assistance, serait chargé d'examiner le sujet en particulier le lendemain et pendant trois soirées successives, et d'en faire rapport au public. M. E. W. Capron, d'Auburn, fut désigné pour faire la conférence; MM. George Willetts et Isaac Post pour les dispositions générales; Mme Amy Post et quelques autres dames, le Rev. A. H. Jervis, N. Draper, Lyman Granger, et d'autres personnes connues, pour assister les médiums sur l'estrade.

Parmi les personnes ainsi honorées du choix des Esprits, plusieurs étaient peu disposées à accepter la situation équivoque et embarrassante qui leur était assignée; mais les communications insistant finirent par les amener à de meilleurs sentiments, et la première réunion, ordonnée et réglée par les Esprits, eut lieu dans la soirée du 14 novembre 1849. La conférence fut faite par M. Capron d'une façon si sincère et si intéressante qu'elle commanda l'attention respectueuse de la nombreuse assistance. Le silence n'était rompu que par la voix claire de l'orateur, et les bruits distincts, quoique atténués, des coups, qui soulignaient constamment les principaux passages de la conférence. A la fin, un comité fut choisi dans l'assistance pour examiner le sujet et déposer un rapport le lendemain soir. Il se composait des personnes suivantes, toutes habitants honorables et capables de Rochester :

MM. A. J. Combs, Daniel Marsh, Nathaniel Clark, A. Judson et Edwin Jones.

Nous savons, de source sûre, qu'un article était préparé dans le « *Democrat de Rochester* », annonçant que « la farce des coups avait été complètement dévoilée », mais bien que l'article en question fût sous presse pour gagner du temps, le rédacteur en chef eut la sagesse d'en différer la publication jusqu'après la publication du rapport du comité qui était rédigé dans les termes suivants :

« Sans que les personnes en présence de qui les manifestations avaient lieu eussent pu le savoir, le comité avait choisi pour ses recherches la « Salle des Enfants de la Tempérance », les bruits sur le plancher, près des deux dames, avaient été entendus distinctement, aussi bien que dans d'autres places, une partie du comité avait entendu les coups sur le mur derrière eux, et plusieurs questions avaient été posées, auxquelles il n'avait été répondu ni très bien, ni très mal. Dans l'après-midi le Comité s'était rendu dans une maison particulière où l'on avait entendu les bruits sur la porte extérieure et sur la porte d'un placard. Si on plaçait la main sur la porte, on sentait la vibration du coup. Un membre du comité avait placé une main sur les pieds des dames et l'autre sur le parquet, et bien que les médiums n'aient pas bougé leurs pieds, il avait senti distinctement la

vibration du parquet. Ces mêmes bruits se faisaient entendre sur le pavé et sur la terre. Quand les dames étaient séparées on n'entendait plus de bruit, mais les bruits recommençaient si une tierce personne se mettait entre elles. Les dames ont paru laisser toutes facilités au Comité pour ses recherches, elles ont même déclaré se soumettre à un examen complet par des dames si on le désirait. Les membres du Comité conviennent tous qu'ils ont entendu les bruits, mais ils n'ont pu découvrir en aucune façon par quel moyen ils se produisent. »

Ce rapport fut communiqué au public dans la seconde soirée devant une assistance très surexcitée, et il sembla tomber comme la foudre sur beaucoup de gens, qui étaient venus évidemment avec la pensée d'entendre un rapport bien moins favorable et bien différent.

Après une discussion, qui indiquait déjà que le rapport était désapprouvé et que le public désirait trouver les médiums coupables d'imposture, l'assemblée choisit un autre comité, composé de personnes qui semblaient moins favorables à l'hypothèse spirituelle, et dont voici les noms :

Le Dr H. H. Langworthy, l'honorable conseiller Frederick Whittlesey, D. C. Mc Callum, William Fisher et l'honorable A. P. Hascall, de Le Roy.

Le premier Comité avait soumis les demoiselles Fox à une enquête d'une sévérité qu'il avait négligée de faire connaître au public. On avait outragé leurs sentiments, méprisé leurs affirmations, et torturé par la froideur, la dureté et l'ironie ces natures particulièrement sensibles. Heureusement pour elles que leurs amis les Esprits les encourageaient secrètement, les prévenant souvent des désagréments qui les attendaient, et de la dureté de caractère de quelques-uns de leurs juges, comme aussi de la nature plus maniable des autres.

Les petits grands hommes qui s'arrogeaient le droit de décider si les relations spirituelles étaient vraies ou fausses, ne se doutaient guère que des Esprits pénétrants les avaient déjà fait connaître à celles qu'ils prétendaient juger, avant que la comédie d'éprouver les Esprits ait commencé.

Ces deux comités furent pourtant assez honnêtes dans leurs recherches et assez consciencieux dans leur rapport pour exaspérer l'assistance qui se rassemblait chaque soir, non pour apprendre la vérité, mais dans l'attente d'un rapport qui proclamerait l'imposture de la famille Fox.

Pour éviter toute possibilité de supercherie, on fit la seconde enquête au bureau du conseiller Whittlesey. On plaça les dames en diverses situations, ensemble ou séparées; mais bien que le seul médium reconnu fût Margaret, Mme Fish ne croyant pas avoir « le Pouvoir » et Catharine, étant à Auburn, les bruits retentirent sur le plancher, dans les chaises, dans les tables, dans les murs, dans les portes, bref, partout. Le Dr Langworthy s'assura, au moyen du stéthoscope, que les sons n'étaient pas produits par la ventrilo-

quie et le rapport unanime du Comité établit : « Que les bruits s'étaient fait entendre et qu'une investigation minutieuse avait définitivement prouvé qu'ils n'étaient produits ni par un mécanisme, ni par la ventriloquie, bien que l'on n'ait pu en déterminer la cause. »

Il serait impossible de décrire l'indignation qui se manifesta à ce second échec. Un troisième comité fut immédiatement nommé parmi les personnes dont les railleries et les remarques ironiques donnaient un titre à cet emploi. Comme échantillon de l'esprit qui animait les investigations, disons que l'un d'eux, M. Lewis Burtis, avait déclaré que « les filles Fox n'auraient pas voulu pour 100 dollars qu'il fût partie du comité. » Un autre, M. L. Kenyon, disait que « s'il ne découvrait pas le truc il se jetterait dans les chutes de Genessee. » Les autres membres du Comité furent le Dr Langworthy, et MM. Gates et William Fitzhugh.

Il faut dire à l'honneur de ce Comité, qu'en dépit de sa défiance et de la sévérité dont il fit preuve et qu'il oublia de mentionner dans son rapport, ce rapport fut entièrement en faveur des demoiselles Fox. M. Burtis s'avoua franchement battu ; toutefois, M. Kenyon ne se jeta pas dans les chutes de Genessee. Pour que l'enquête fût complète, ce dernier comité s'était adjoint un comité composé de dames, qui examinèrent minutieusement les vêtements des médiums, et jusqu'à leurs chaussures, leurs bas et leurs vêtements de dessous.

Pendant cette épreuve les pauvres filles pleuraient à chaudes larmes. La honte et l'indignation les avaient jetées dans une telle désolation que leurs plaintes furent entendues de quelques-unes de leurs amies qu'on avait exclues de la chambre. L'une d'elles, Mme Amy Post, une excellente quakeresse, qui les avait aidées de ses conseils et de sa réputation honorable, parvint à forcer l'entrée de la chambre où les pauvres filles, en partie dépouillées de leurs vêtements, subissaient ce pénible examen. Dès qu'elles eurent aperçu leur amie, elles se précipitèrent dans ses bras, et la réaction favorable occasionnée par sa présence eut pour résultat ce que l'examen sévère et hostile avait empêché, c'est-à-dire un déluge de coups, forts et fréquents, qui répondaient aux questions, tandis que les jeunes filles, les chevilles serrées étroitement dans leurs jupes se tenaient pieds nus sur des oreillers, ou sur des plaques de verres, substances regardées comme non conductrices. Dans cette position les coups retentirent sur le parquet et dans les murs. Nous extrayons comme preuve le passage suivant du certificat rédigé par le Comité des dames :

« Pendant qu'elles étaient debout sur des oreillers, les jupes serrées aux chevilles par un mouchoir, nous avons toutes entendu distinctement les coups sur le mur et sur le plancher. »

Signé : Mmes Stone, J. Gates et M. P. Lawrence.

Malgré la confiance que les pauvres filles avaient dans leur honnêteté et dans la fidélité des Esprits, le pouvoir de l'opinion publique contre elles était si fort qu'elles tremblaient d'affronter la dernière épreuve, et de se présenter sur l'estrade la quatrième fois, pour la lecture du dernier rapport. Les deux premiers comités avaient sincèrement déclaré leur opinion sur l'honnêteté des demoiselles Fox ; mais ils répugnaient évidemment à la tâche de se présenter devant une foule surexcitée, qui avait menacé de venir ce soir-là à Corinthian Hall pour « lyncher les Frappeuses et leurs avocats » si le rapport du troisième comité leur était favorable. En dépit des sentiments malveillants qui n'étaient pas douteux, ce comité, bien que composé d'adversaires des médiums, fut honnête dans son rapport. « Nous avons entendu les bruits, disait ce rapport, mais sans pouvoir découvrir leur origine. Nous n'avons trouvé aucun mécanisme, aucune imposture n'a été pratiquée ; et il a été répondu correctement à nos questions, bien que plusieurs aient été posées mentalement. » Chacun des membres du comité avait fait un rapport séparé, qui confirmait celui de ses collègues.

Il se produisit alors une scène de confusion impossible à décrire. Mmes Fish et Amy Post avaient accompagné sur l'estrade la pâle et tremblante Margaret, prêtes à la défendre ou à partager son sort. Elles ne furent pas seules. Isaac Post, le Rev. A. H. Jervis et quelques hommes dévoués, des gentlemen par conséquent, étaient sur leurs gardes, décidés à protéger les médiums ou « à périr, s'il le fallait, avec les martyrs de cette vérité impopulaire mais incontestable » ; tandis que George Willett, à qui sa religion pacifique prêtait une force particulière, déclarait que la foule de coquins qui avait comploté de lyncher les jeunes filles, devrait auparavant passer sur son corps. »

Soutenues par cette petite troupe fidèle, Margaretta Fox et ses amies se présentèrent sur la plateforme ; mais sitôt après la lecture des rapports des membres du comité, Josiah Bissell, qui s'intitule : « Esq. » et « gentleman » se mit à distribuer des pétards autour de lui ; et, de tous côtés, le tapage qu'ils produisirent détourna l'attention de la foule, et attira sur les « Frappeuses » les grossières plaisanteries des chenapans. Un « gentleman » qui avait occupé récemment le poste d'alderman, conduisait une autre bande turbulente. Deux autres personnages distingués, un certain Jérôme, qui, étant attaché à un quotidien américain, était supposé diriger l'opinion, et un major Packard, se mirent à soutenir que les coups étaient produits par des balles de plomb fixées sous les jupes des femmes. Ils montèrent sur l'estrade et invitèrent les « aventurières » à se retrousser pour se laisser visiter ; mais la police, voyant la tournure que prenaient les choses, pria les dames et leurs amis de se retirer, et après les avoir mises sous bonne garde chez elles, elle força l'assemblée à se disperser, en menaçant les prin-

cipaux « gentlemen » de les arrêter comme auteurs et instigateurs des troubles.

C'est ainsi que se termina l'enquête sur le mystère sublime des rapports spirituels, où des négociants, des journalistes, des magistrats étaient juges, et des Américains jurés. C'est ainsi que finit toute tentative d'enseigner une vérité impopulaire, quand on la présente à des hommes qui prétendent diriger l'opinion. Les agents spirituels furent plus sages autrefois, quand ils confièrent le soin de divulguer les divines vérités aux pêcheurs de Galilée, plutôt qu'aux Scribes et aux Pharisiens. Cependant, bien que l'élite de Rochester fût composée de plus « d'appelés » que « d'élus », la cause qu'ils voulaient étouffer sortit triomphante des ruines où ils voulaient l'ensevelir. On avait atteint le résultat de lui donner une large publicité. L'aigreur de l'opposition provoqua la discussion. Des milliers apprirent, s'étonnèrent, cherchèrent et finalement crurent, qui n'auraient jamais songé, sans la persécution et les calomnies répandues publiquement contre les « coups de Rochester ». L'esprit de persécution ne cessa pas avec l'enquête de Corinthian Hall. Un sentiment d'antagonisme acharné s'éleva contre le sujet mystérieux par suite de l'impossibilité de l'expliquer ou de l'écraser. Les croyants se multiplièrent, des médiums apparurent dans des familles dont la fortune et la situation éloignait tout soupçon d'imposture. Alors, comme il était impossible de les atteindre, de frapper le monstre à tête d'hydre dans sa grandeur croissante, il resta comme dernière ressource à l'esprit de persécution, qui semble l'élément nécessaire de toute innovation, de s'acharner sur cette humble mais gênante famille Fox.

Bien qu'avant les premières manifestations, les Fox eussent joui d'une réputation sans tache et qu'ils fussent respectés de tous ceux qui les connaissaient, après les manifestations, les coups de la méchanceté, dirigés contre le spiritualisme, s'adressèrent d'abord à eux ; et maintenant encore, dans la ville de Rochester, leur réputation est salie par des calomnies basses, qui, une fois lancées, volent toujours. Les flots de l'oubli pourront les noyer peut-être un jour, mais une fois parties, elles ne reviennent jamais sur leurs pas pour faire justice.

EMMA HARDINGE.

Traduit par G. BÉRA.

Cinquante ans après.

Nous avons un triste épilogue à ajouter à cette histoire des Fox. C'est de faire connaître la reconnaissance du monde et des spirites pour cette famille à qui nous devons consolations et lumière. Kate Fox, notre grande initiatrice, est morte jeune, épuisée par la médiumnité, abreuvée d'opprobres. Mariée à M. Jencken, elle laissa un

fil, Ferdinand, qui s'est marié à son tour et a des enfants. Héritier de la faiblesse de constitution de sa mère, sans fortune ainsi que sa femme, la première maladie, en lui faisant perdre son emploi, les réduisit à la misère. Ils n'ont pu passer l'hiver dernier que grâce au dévouement d'une spirite américaine presque aveugle et presque aussi pauvre qu'eux, un grand cœur, miss Abby Judson, qui écrit dans le *Banner of Light*, et trouva dans sa plume le moyen de distribuer quelques vêtements indispensables à la pauvre famille. Nous craignons que les faibles ressources ne soient épuisées en ce moment, et nous pensons qu'il est digne de la solidarité spirite et de la générosité française de venir en aide à cette glorieuse famille. Si nos lecteurs nous approuvent, nous ouvrirons une souscription en leur faveur, et nous en ferons parvenir le montant à la digne miss Abby Judson, pour le répartir suivant les besoins de la famille Jencken.

G. BÉRA.

P. S. Nous apprenons par le *Light of Truth* que le célèbre médium Sladese trouve à New-York dans le même état d'indigence. Une souscription en sa faveur a été ouverte dans ce journal. Le compte-rendu en est donné dans le numéro du 18 mai.

G. B.

L'ABOLITION DE LA GUERRE PAR LA TRANSFORMATION DES ARMÉES (1).

Dans un article récent (voir le numéro d'avril), M. E. Bosc, l'éminent et érudit collaborateur de la *Revue Spirite*, a donné et confirmé une fois de plus, en termes très justes, l'opinion des spirites sur la guerre. La guerre est une monstruosité, restant non encore éteint de nos instincts d'animalité, débris malheureusement encore vivace des âges d'ignorance et de barbarie, que tous les hommes de progrès devraient s'appliquer à faire disparaître.

Prétendre que la guerre, c'est-à-dire le mal, est nécessaire, c'est émettre un contre-sens. Le bien et la paix sont seuls nécessaires et c'est leur conquête qui doit nous passionner exclusivement, sans qu'il soit besoin d'autres raisons. Christ, l'envoyé de Dieu, ne pouvait pas dire et n'a pas dit : « Haïssez-vous » — mais « Aimez-vous les uns les autres ». Il a fait aux hommes une loi de l'amour et de la paix et, par conséquent, une obligation de réprouver la haine et la guerre. Et c'est de l'inobservation de la loi que naissent la haine et la guerre, comme le mal résulte de l'absence du bien, le froid de l'absence de chaleur ; mais, de ce que nous sommes conduits à reconnaître que ce résultat, quoique regrettable, est normal et naturel, il ne s'en suit pas qu'il s'impose à nous comme une absolue nécessité. Nous déplorons toutes les catastrophes et toutes les calamités quelle que soit leur origine, sans les trouver pour cela nécessaires ; mais l'observation et la

(1) Cette étude répond à un vœu de notre vénéré et regretté ami Leymarie. Elle fit l'objet de notre dernière conversation au mois de janvier dernier.

réflexion peuvent nous amener à la longue à les trouver justifiées. De même, nous pouvons être victimes nous-mêmes d'un accident, d'une maladie, — qui, certainement, ne sont pas nécessaires, — mais que plus tard nous pourrions qualifier ainsi avec quelque raison, soit parce que nous aurons été préservés, grâce à eux, d'un accident ou d'un mal qui eussent été pires, soit que nous aurons profité de l'expérience pour éviter le retour de semblable mal ou accident. Ainsi, l'indigestion n'est pas, par elle-même, un mal nécessaire ; mais elle l'est pour le gourmand à qui elle enseigne les inconvénients de la gourmandise. Autant d'imprudences commises, autant de châtiments, — qui ne sont pas par eux-mêmes nécessaires, — mais que nous rendons nécessaires. C'est l'homme qui est l'auteur de tout mal : il ne faut donc pas s'étonner qu'il trouve le mal nécessaire. Il a inventé la haine et la guerre. Lui-même il se punit de toutes les fautes et de tous les crimes qu'il commet ; et, comme si ce n'était pas assez des rigueurs qu'il s'inflige, il s'est forgé un dieu, non pas à son image, mais encore plus injuste que lui, plus cruel et plus inexorable, qui châtie éternellement, sans trêve, ses misérables créatures, coupables d'être nées ignorantes et imparfaites. — Non, nous pouvons l'affirmer hautement : la guerre n'est pas nécessaire. Tout au plus, pouvons-nous trouver, après que le mal a été consommé, qu'il est justifié et en tirer pour notre conduite à venir un enseignement salutaire.

Les peuples civilisés sont à peu près d'accord pour traiter la guerre d'abomination, mais d'abomination qu'ils ne peuvent empêcher, dont ils ne peuvent se passer et dont ils se disent contraints à regret de subir la fatale nécessité. C'est pourquoi ils se bardent à l'envi de fer, se fortifient, se cuirassent, amassent des canons, des fusils, des boulets et des balles, font des revues, des parades, des manœuvres de petite guerre à blanc qui leur promettent, à leur grande satisfaction, aux uns et aux autres l'écrasement final du voisin et leur propre triomphe, — toujours avec les bienfaits de la paix ultérieure en perspective. N'est-ce pas une étrange chose que de rêver un complet bouleversement de la paix pour arriver à la paix ! Il y a des ménages comme cela, qui ne sont heureux que de la paix qui survient après les querelles qu'ils s'ingénient à faire naître.

La guerre existe depuis que le mal existe. Elle est née au sein même des familles. La légende biblique d'Abel et de Caïn la fait remonter au commencement du monde. C'est presque l'état naturel. De la famille elle s'étendit à la tribu ou peuplade, de la tribu à la nation. Aux individus succédèrent les masses armées qui eurent pour mission de châtier dans tout un peuple les injures échangées entre deux ou plusieurs potentats. D'abord, on racola dans ce but, des bandes mercenaires, puis on s'adressa à tous les gens de bonne volonté, aptes à prendre la guerre comme métier. L'homme apprit à trafiquer de son sang et du sang de ses semblables. Il trouva d'abord une

récompense suffisante dans le butin pris à l'ennemi ou dans la vengeance satisfaite, puis ensuite dans les honneurs qui suivaient le triomphe.

Quand la civilisation prit enfin la place de la barbarie, elle hérita de celle-ci, — sans compter les préjugés, — d'un certain nombre de coutumes et usages, fondés sur l'injustice, qu'elle chercha plutôt à régler et à discipliner qu'à faire disparaître. De ce nombre fut la guerre. On créa des armées qui eurent pour chefs les hommes choisis parmi les meilleurs de leur nation et pour chefs suprêmes les souverains mêmes des peuples, rois ou empereurs. On institua un code de guerre, une justice spéciale pour l'élément militaire et qui, en temps de guerre, ou même de troubles survenant pendant la paix, pouvait être appliquée à l'élément civil. Par un de ces travers si communs à notre pauvre humanité — *errare humanum est* — cette prétendue justice fut chargée de sanctionner des actes fondés sur l'injustice même. Ce n'est pas tout. Après avoir mis les chefs d'état à la tête des armées, on voulut avoir un dieu des armées planant dans le ciel des peuples belliqueux, et, même, dans notre France catholique, on alla jusqu'à demander la bénédiction d'instruments de mort et son intervention dans des succès de guerre à la tendre et pacifique mère du doux Sauveur des hommes et on lui décerna le nom de Notre-Dame des Victoires. C'était suivre le courant naturel commencé avec les Croisades, la guerre des Albigeois, celle des Camisards et les dragonnades. Napoléon devait porter à son apogée notre passion plusieurs fois séculaire pour l'armée et la guerre. On ne vit pas le feu, le fer et la mort portés par nos soldats dans l'Europe entière ; non, on ne vit que les victoires. On ne s'éclaira plus qu'au soleil d'Austerlitz et de cent batailles géantes ; on n'entendit plus résonner, dans les cathédrales et dans les moindres églises de villages, que des *Te Deum* triomphants.

Comment s'étonner, après une telle apothéose, que la carrière militaire ait été pendant longtemps, et soit encore pour beaucoup la plus enviée, la plus recherchée et, sinon la plus honorable, du moins la plus honorée. N'est-ce pas pour elle spécialement que fut créée en France cette haute distinction, la légion d'honneur, sorte de noblesse nouvelle qui remplaçait l'ancienne abolie par la Révolution ? Il est vrai que cet ordre fut étendu plus tard à l'élément civil, mais dans une proportion bien inférieure. Cependant, il ne faut pas accuser l'armée d'avoir voulu imposer sa supériorité ; c'est nous, nous seuls qui l'avons faite et voulue ce qu'elle est. Ses hauts faits remplissent presque exclusivement les pages de notre histoire, et c'est à elle qu'est élevée le plus grand nombre de nos monuments et de nos statues. Nous vivons d'elle, par elle et pour elle. Dès notre enfance, on nous berce avec des chants de soldats ; on nous donne pour jouets des soldats de plomb ou de bois, des sabres, des fusils et des pistolets en nous en enseignant l'usage, et, dès que nous savons lire on nous apprend qu'avant d'être

citoyens nous devons être soldats et que c'est à être soldats que nous devons tous nous préparer pour servir la patrie et lui donner, s'il le faut, notre sang et notre vie.

Or, que l'on soit ou non en guerre, quel est le but, quelle est la fonction de l'armée? c'est la guerre. Nous savons bien qu'elle a aussi dans son rôle le maintien de l'ordre à l'intérieur, mais c'est plutôt à titre exceptionnel. La guerre est toujours son principal objectif.

Oui, c'est entendu, nous dira-t-on, vous avez raison de condamner les guerres de conquête, de condamner même en bloc celles du passé, en les excusant toutefois parce que c'est à elles que nous devons notre situation actuelle, notre puissance, notre prépondérance. etc. Mais, ne voyez-vous pas qu'il est nécessaire, indispensable, de rester sur la défense, puisque toutes les nations sont armées et que celle qui ferait mine de déposer les armes deviendrait presque aussitôt la proie des autres? A côté des maux inséparables de la guerre n'est-il pas juste de voir les immenses avantages qui en résultent? Pour quelques existences qu'elle sacrifie, existences que d'ailleurs des maladies pourraient tout aussi bien trancher, quelles richesses énormes elle procure! Ce sont des colonies nouvelles avec tout le mouvement qu'elles comportent, des échanges de produits, l'augmentation de nos relations, de nos connaissances: c'est comme un grand courant de circulation infusant la vie au monde, qui sans elle s'éteindrait. Et puis, la guerre, la lutte pour la vie — *struggle for life*, — comme disent les Anglais, n'existe-t-elle pas partout dans la nature? Les animaux ne se mangent-ils pas entre eux? Les plus forts parmi eux n'ont-ils pas, comme chez nous, raison des plus faibles? Et la nature n'a-t-elle pas doté nombre d'entre eux d'armes à la fois défensives et offensives. La guerre est donc bien une loi de nature. De nature animale, c'est possible, mais non pas de nature humaine, encore moins de nature spirituelle. Ecoutez ce qu'en dit Godin dans son beau livre *Solutions sociales*:

« La guerre, c'est l'histoire de l'impunité de tous les crimes.

« C'est l'histoire de toutes les monstruosité dont l'homme est capable;

« C'est le côté bestial de tous ses mauvais instincts surexcités!

« La guerre c'est l'histoire du vol et du pillage autorisés sur terre et sur mer;

« C'est la gloire des meurtriers, des corsaires et des forbans;

« C'est la course aux navires, le vol des marchandises, le coulage bas des vaisseaux;

« C'est l'anéantissement du commerce et des échanges;

« La guerre, c'est l'état de siège; c'est la suspension des lois; c'est la force imposant des rançons, des réquisitions forcées, et toutes les vexations imaginables;

- « La guerre, c'est la dévastation et la ruine des nations ;
« C'est le vol, le pillage et l'incendie des villages et des villes ;
« C'est l'histoire du sacrifice des innocents, des femmes violées, des enfants torturés, des populations entières passées au fil de l'épée et taillées en pièces ;
« La guerre, c'est l'histoire de tous les meurtres horribles, de toutes les violences inouïes ;
« C'est l'histoire de tous les excès du mal dont la terre est couverte, c'est la perversité du sens commun à sa plus haute puissance ;
« C'est la négation violente de tous les droits de l'homme, c'est le bouleversement des sociétés et l'anéantissement de toutes les conquêtes du progrès ;
« Aussi la guerre est-elle le fléau avec lequel les sociétés roulent de ruines en ruines, en entretenant sur la terre la source de tous les égarements subversifs dans lesquels l'homme est entraîné ;
« C'est l'affaissement des principes de toute morale et de toute religion non seulement des religions qui s'abaissent à bénir les instruments de carnage, et jusqu'à chanter des actions de grâces après l'enterrement des cadavres, mais c'est aussi la plus grande violation de la religion vivante de l'humanité !
« La guerre, c'est la souillure de toutes les mœurs, le renversement de toutes les notions du juste et du vrai, des droits du travail et de la propriété.

« La guerre, c'est le crime de lèse-humanité qu'il faut effacer du monde, c'est le cancer qu'il faut extirper des nations ! »

Quant à la paix armée, elle ne mérite sans doute pas tous ces anathèmes, mais l'œuvre qu'elle prépare n'est pas moins une œuvre néfaste. Outre qu'elle est excessivement onéreuse et ruineuse, elle entretient dans les esprits de fâcheuses tendances soit à la revanche, soit à la suprématie, c'est-à-dire qu'elle perpétue la haine et tous les mauvais sentiments.

Depuis longtemps des esprits généreux se sont émus de cet état de choses et ont cherché à réagir. De nombreuses sociétés de paix et d'arbitrage se sont créées. On a parlé en Europe de désarmement partiel. Récemment, sous l'initiative du Tsar, un Congrès de la paix s'est réuni à La Haye, et l'on a pu croire un instant que c'en était fait des discordes passées, que les peuples allaient s'embrasser dans un commun élan de concorde et de pacification. A l'heure même où se réunissaient les délégués de cet important Congrès, 100.000 Arméniens étaient impitoyablement massacrés sans qu'aucun peuple s'en émut dans la généreuse Europe, et il n'était pas terminé qu'éclatait la guerre du Transvaal et un peu plus tard celle de Chine.

C'en est donc fait. L'idée de pacifier le monde est une utopie. La guerre

est nécessaire. *Dura lex sed lex*. Peuples, préparez-vous plus que jamais à la guerre ! Perfectionnez vos armements. Multipliez les engins de destruction et de mort ; chantez la gloire des batailles ! A ce prix vous aurez la paix. N'écoutez pas la voix qui crie encore : « Aimez-vous les uns les autres ». Laissez la crier dans le désert.

Cependant, malgré tout, les peuples l'entendent, cette voix. Ils sont las des batailles et sentent sourdre en eux de vagues aspirations à un état meilleur, à une prochaine rénovation. On commence à sentir plus profondément le joug du service militaire. Quelques-uns, comme remède énergique aux mœurs de la guerre, voudraient tout simplement le supprimer. D'autres plus sages reconnaissent qu'on ne peut pas procéder à un changement si brusque sans risquer de compromettre une foule d'intérêts en jeu. Pour que le désarmement général fut possible, il faudrait que tous les peuples fussent d'accord et fissent en même temps la réforme ; mais aucun ne veut commencer et cela pour mille bonnes raisons qu'il est difficile de ne pas prendre en considération. En Allemagne et en France on propose des réductions de service militaire. En France on demande la réduction du service à deux ans et même à un an. Mais l'obtiendra-t-on jamais ?

On se grise facilement de mots en France. Nous passons aux yeux du monde et à nos propres yeux surtout pour une nation essentiellement militaire. Nous mettons un certain orgueil à revendiquer ce titre et nous aurions, croyons-nous, beaucoup de peine à consentir à notre abaissement sous ce rapport.

Mais alors, il faut donc renoncer à toute réforme. Comme les théosophes, nous spirites, nous nous courberons sous la loi du Karma. Si la patrie a besoin de nos bras et de notre sang, nous les lui offrirons sans protester, et si l'un de nous se trouve un jour, dans un combat, armé d'un fusil en face d'un frère égaré dans les rangs ennemis, eh bien ! tant pis ! Il fera feu, — à regret, — mais il y aura été contraint, par Karma, en vue d'un progrès peu apparent sans doute à ce moment, mais qui, dans l'insondable avenir, se fera jour peu à peu dans son intelligence soudainement éclairée.

Les Spirites sont-ils simplement des philosophes théoriciens ayant arboré sur leur drapeau cette belle devise : « Hors la charité pas de salut », et se bornant à promener et à agiter ce drapeau dans leurs propres rangs sans chercher à convertir ceux de leurs frères qui, sans être partisans de leurs croyances, ne sont cependant pas rebelles à tout progrès, à tout idéal ? — « La foi qui n'agit point est-ce une foi sincère ? » Faut-il donc avoir le cœur plein d'idées généreuses et se courber résigné sous toutes les tyrannies, toutes les erreurs du passé, accepter comme épreuves mille injustices, mille rigueurs de ce que nous appelons notre destinée, plutôt que de relever la tête et proposer ou revendiquer hardiment des réformes répon-

dant à notre idéal ? Suffit-il, pour notre bonheur, d'entrer en communication avec nos chers disparus ? Suffit-il de procéder à des expériences prouvant la réalité de l'existence des esprits ? N'avons-nous pas d'autres devoirs impérieux à remplir ? Ne devons-nous pas être au premier rang des champions du progrès ; être, sinon nous-mêmes les auteurs des réformes qui s'imposent, du moins aider de tout notre pouvoir les promoteurs de ces réformes, dût notre concours n'être pas récompensé ?

Nous croyons que cette opinion est celle des spirites en général ; mais nous croyons aussi qu'ils sont timides et hésitent à se mettre en avant pour des réformes qui leur semblent sortir du domaine spécial de leurs croyances. Du nombre de ces réformes est l'abolition de la guerre. Tous les Spirites, sans doute, donnent leur appui moral aux sociétés de paix et d'arbitrage, mais combien leur donnent un concours effectif ? — Et pourquoi si ces sociétés ne leur paraissent pas réaliser tous leurs desiderata, ne s'unissent-ils pas pour étudier la question à leur point de vue et faire œuvre d'initiative ?

Peut-être, ceux qui, comme nous, ont assisté au banquet qui clôtura le congrès spirite de 1889, se souviennent-ils de l'allocution d'une dame, qui émettait le vœu que les régiments de soldats fussent désormais remplacés par des régiments de travailleurs. Cette idée, qui fut très applaudie et puis oubliée, nous l'avions eue depuis longtemps nous-même et d'autres avec nous la partageaient probablement, comme toutes ces idées dont on dit qu'elles sont dans l'air. — L'illustre fondateur du Familistère, dont nous citons tout à l'heure une page éloquente, avait émis lui-même l'idée d'un désarmement général, de la neutralisation de l'Alsace-Lorraine, du règlement des litiges internationaux par l'arbitrage et de la substitution d'un ministère du travail au ministère de la guerre. Le grand Tolstoï, lui aussi, prêche le désarmement général ; mais combien il est fâcheux de constater que, si le nombre des voix généreuses qui demandent le désarmement est grand, celui des voix qui considèrent une telle proposition comme chimérique et absurde, est plus grand encore ! Il ne faut pas s'en étonner, surtout si l'on considère que, dans nombre de pays, un faux patriotisme met le soldat bien au-dessus du simple travailleur. Il ne faut pas s'en étonner répétons-nous, et il ne faut pas non plus se décourager, mais examiner froidement la question sous toutes ses faces pour lui trouver, à défaut de la solution du désarmement, une solution équivalente. Nous croyons, nous, qu'un désarmement complet n'est pas possible dans l'état actuel de nos idées et de nos habitudes, mais qu'on peut avantageusement et sans bouleversement d'aucune sorte, sans compromettre des intérêts recommandables, sans briser des situations acquises, le remplacer par une transformation des armées. C'est à ce point de vue que nous nous proposons d'étudier la question.

(A suivre)

ALGOL.

PSYCHOGRAPHIE

Par A. OXON (*suite*) (1).

TROISIÈME SÉRIE. ÉCRITURE DES MOTS DICTÉS

PAR LES EXPÉRIMENTATEURS.

En donnant les résultats de mes propres expériences, j'ai déjà fait allusion à l'une d'elles dans laquelle je dictai les mots qui furent ensuite retrouvés écrits entre les ardoises. J'appelle l'attention sur ce point qui me semble constituer une preuve d'une certaine valeur.

M. Alfred Russell Wallace, l'éminent naturaliste, écrit dans le *Spectator* du 6 octobre 1877, une lettre dans laquelle il rapporte un cas de ce genre :

« Monsieur, j'espère que vous voudrez bien regarder l'expérience suivante comme digne de paraître dans votre journal, parce qu'elle diffère des cas d'écriture anormale sur les ardoises, dont on a fait le récit à propos des séances de Slade, et parce qu'elle apporte une démonstration de la réalité des phénomènes, ainsi que de l'absence d'imposture, qui semble absolument sans réplique. Je ne veux m'occuper que de cette expérience et ne rapporterai que les faits essentiels.

La séance se tint dans une maison particulière, à Richmond, le 21 du mois dernier. Deux dames et trois messieurs étaient présents, outre moi et le médium, Dr Monck. Il y avait dans la pièce une bougie voilée qui donnait assez de lumière pour distinguer tous les objets qui se trouvaient sur la table autour de laquelle nous étions assis. Quatre petites ardoises ordinaires étaient sur la table. J'en choisis deux et après les avoir soigneusement essuyées et avoir placé un petit fragment de crayon entre elles, je les attachai avec une corde solide, que je fis passer deux fois dans la longueur et une fois en travers, pour prévenir d'une manière absolue tout mouvement de l'une sur l'autre. Je les laissai alors posées à plat sur la table, où je ne les perdais pas de vue un seul instant. Le Dr Monck plaça sur elles le bout des doigts de ses deux mains, tandis que moi et une dame qui me faisait face posions nos mains sur les coins. *Nos mains n'ont pas quitté cette position jusqu'au moment où j'ai délié les ardoises pour constater le résultat.* Après une ou deux minutes d'attente, le Dr Monck me pria de prononcer quelques courtes paroles que je désirais voir écrites sur les ardoises. Je prononçai le mot « Dieu ». Il me demanda comment je désirais qu'il fût écrit; je répondis : « Dans le sens de la longueur de l'ardoise. » Puis si je désirais un grand ou un petit « D ». Je choisis la capitale « D ». Au bout de fort peu de temps, on entendit le bruit de l'écriture sur l'ardoise. Les mains du médium s'écartèrent convulsivement, je détachai le lien qui était un très fort cordon de montre en soie, apporté par l'un des visiteurs et en sépa-

(1) Voir la Revue de juin.

rant les ardoises je trouvai sur l'inférieure le mot que j'avais demandé, écrit de la façon que j'avais spécifiée, d'une écriture assez imparfaite et laborieuse, mais toutefois parfaitement lisible. L'ardoise portant cette écriture est encore en ma possession.

Les circonstances spéciales de cette expérience sont : que j'ai moi-même nettoyé et attaché les ardoises ; que j'ai tenu tout le temps ma main sur elles ; que je ne les ai jamais perdues de vue ; que j'ai désigné moi-même le nom à écrire et la façon dont il devait être écrit, après avoir pris les garanties signalées et en les tenant moi-même.

Je demande comment de tels faits peuvent s'expliquer et quelle interprétation il convient de leur donner. »

ALFRED R. WALLACE.

J'étais présent en cette occasion et je certifie que le récit des faits par M. Wallace est correct.

EDWARD T. BENNETT.

M. Hensleigh Wedgwood vient appuyer ce fait par le résultat de sa propre expérience avec le même psychiste :

« J'invitai le Dr Monck à venir me donner une séance avant-hier soir. J'achetai deux petites ardoises et les liai face à face, en introduisant entre elles un ou deux petits fragments de crayon, avant l'arrivée du Dr Monck. Les ardoises étaient étroitement attachées par un double tour de ruban, dont les extrémités nouées furent fixées au cadre par un cachet qui les empêchait de se déplacer. En outre de cela je scellai les cadres ensemble, de telle sorte qu'ils ne pouvaient subir le moindre mouvement l'un sur l'autre sans rompre les cachets. Les ardoises furent déposées sur la table et dans le cours de la soirée, en pleine lumière, le Dr Monck, toujours surveillé, me demanda de les placer sur ma tête, ce que je fis, en les y maintenant d'une main. Il me demanda si je voulais avoir de l'écriture signée par mon père ou par mon grand-père. Je répondis que comme tous deux se nommaient Josiah, je lui laissais le choix. Il posa une main sur les ardoises et au bout d'un instant nous entendîmes tous le grattement du crayon qui écrivait sur elles. Aussitôt que ce fut fait, j'enlevai les ardoises de ma tête et les mis de côté jusqu'à la fin de la séance. Alors je les examinai en pleine lumière du gaz ; je pus me convaincre que les cachets qui unissaient les cadres étaient intacts et j'appelai sur ce point, de première importance, l'attention des autres assistants. Je coupai alors le cordon et trouvai le message suivant écrit dans le sens de la longueur sur une des ardoises, les lignes croisant perpendiculairement les tours de bande du lien :

« Que Dieu vous bénisse
à jamais.

JOSIAH.

Archdeacon Colley, qui a fait un grand nombre d'expériences avec Monck, possède toute une pile d'ardoises sur lesquelles des messages dictés ont été tracés dans des conditions qui excluent toute possibilité d'imposture.

M. Oxley, de Higher Broughton, près de Manchester, raconte, à la date du 15 septembre, un cas dans lequel cinq phrases furent écrites sous la dictée des personnes présentes. Chaque assistant écrivit son nom sur une carte de visite et les cinq cartes furent réunies au centre de la table et recouvertes d'un mouchoir de poche, pour s'assurer de l'obscurité nécessaire. Un crayon fut placé avec les cartes. Sollicité de dire ce qu'il voulait voir écrit sur sa carte, chaque observateur dicta une courte phrase. Lorsque M. Oxley retira les cartes de dessous le mouchoir ces phrases furent trouvées écrites exactement comme elles avaient été dictées. On avait vu le crayon se mouvoir sous son abri, comme il l'eût fait en écrivant, tandis que le psychiste était assis immobile, en pleine vue, à 18 pouces du crayon. Parmi les phrases écrites ainsi, la première contenait 6 mots; la seconde 5; la troisième, 3; la quatrième, 5; et la cinquième, 6.

Le surlendemain, on fit une autre expérience, pour montrer la rapidité avec laquelle ces psychographies peuvent être exécutées et on répéta l'expérience avec les cartes de visite marquées.

« Lorsque nous fûmes réunis autour de la table, on baissa un peu le gaz, de façon à diminuer la lumière, tout en en laissant bien suffisamment pour nous permettre de voir distinctement tous les objets qui se trouvaient dans la pièce. Une ardoise assez grande se trouvant sur la table, le Dr Monck, auquel je faisais face, me dit de la prendre, de la nettoyer, de la montrer ensuite à tous les assistants et de la tenir sous la table avec ma main droite. Je le fis ainsi et commençai à compter. J'étais arrivé à *Neuf*, lorsque le Dr Monck me dit : « je crois que c'est fait. » Je la ramenai au jour et l'on trouva tout un côté et une partie de l'autre couverts d'écriture constituant un message de quatre-vingts mots. Cette expérience si extraordinaire fut donc accomplie en neuf secondes et le médium ne toucha certainement pas l'ardoise d'une façon quelconque, car ses mains étaient en pleine vue sur la table et il gardait une immobilité complète. Aussitôt que j'eus introduit l'ardoise sous la table, je sentis très distinctement les doigts d'une main parcourir doucement toute la surface de la mienne. Elle m'enleva des mains l'ardoise pendant la moitié du temps que je comptai, puis me la remit en touchant et caressant encore ma main.

Mon crayon fut placé sur la table et bientôt on vit qu'il commençait à bouger; il s'éleva et flotta dans une position horizontale à environ un pouce au-dessus de la table, en s'y maintenant pendant que je comptai jusqu'à trente. On reprit l'expérience de l'écriture sur des cartes marquées.

Un des assistants tint sous la table une ardoise que le médium ne tou-

chait pas et en une demi-minute un message contenant trente lignes et soixante-quinze mots y fut écrit. Le médium plaça ensuite sur ma tête une petite ardoise pliante, qu'il toucha du bout des doigts pendant un instant seulement. J'avais au préalable nettoyé cette ardoise et j'avais fait constater par tous les assistants qu'elle ne contenait rien. Je comptai *trois* et en ouvrant l'ardoise on y trouva soixante et onze mots, tracés d'une forte belle main. Le lendemain soir, on eut de nouveau soixante et onze mots écrits dans un espace de temps extrêmement court ».

Le Dr Georges Wyld apporte sur ce point un important témoignage. Il a rédigé à mon intention le récit exact d'une expérience sans réplique : je vais reproduire ses propres termes. Il est facile de voir que ce fait répond aux allégations sur la foi desquelles le public a condamné Slade comme imposteur :

« Je m'attendais à être appelé comme témoin dans le second procès de Slade et comme le professeur Lankester avait affirmé que : « On n'avait pas eu le temps nécessaire pour produire l'écriture et que par conséquent celle-ci était préparée d'avance », il me sembla de la plus haute importance de pouvoir jurer que l'écriture pouvait être tracée par une puissance spirituelle avec une rapidité de beaucoup supérieure à toute faculté humaine.

En conséquence j'allai voir Slade qui consentit volontiers à tenter l'expérience que je lui proposais.

Nous prîmes place à sa table ordinaire. Slade posa son bras gauche sur la table et prit de la main droite une ardoise sur laquelle était déposé le petit fragment de crayon, comme de coutume. Il fit passer avec calme mais rapidité cette ardoise sous le coin du battant de la table situé à sa droite. Chaque fois qu'il la faisait ainsi passer j'examinais l'ardoise. Il fit ce mouvement deux ou trois fois sans le moindre résultat ; puis enfin, après un de ces passages semblable aux précédents, je trouvai ces mots tracés en caractères poudreux de crayon d'ardoise : « Que ceci vous convainque ».

Je ne pus mesurer le temps employé par Slade dans chacun de ces mouvements ; mais plus tard, ayant imité aussi strictement que possible sa façon de passer l'ardoise, mes amis trouvèrent que l'opération prenait de trois quarts de seconde à une seconde et demie. Je mesurai alors le temps nécessaire pour écrire et il me fut impossible de trouver une personne capable d'écrire ces mêmes mots en moins de trois secondes.

J'ai pensé alors et j'estime encore que cette expérience est la réfutation absolue des objections du professeur Lankester, quant à la question de durée.

George Wyld, M. D.

12 Great Cumberland Place, Hyde Park,

30 Décembre 1877. »

Ces faits reçoivent encore une remarquable confirmation de deux expériences rapportées par Miss Kislingbury. Dans ces cas le psychiste était Watkins, dont il a déjà été question, et les expériences ont une si grande valeur, que je me trouve porté à les citer *in extenso*, quoique j'aie déjà fait mention de la transmission du mot en russe :

« J'avais lu dans le *Spiritualist* du 12 octobre, le rapport de M. Epes Sargent sur les manifestations d'écriture sur ardoise de M. Watkins et j'appris en même temps l'arrivée à New-York de ce médium. Je résolus donc de profiter de cette occasion pour lui rendre visite en compagnie de mon amie, Mme Blavatsky.

Le médium commença par nous demander d'écrire les noms de trois ou quatre de nos amis décédés sur des morceaux de papier qu'il découpa sous nos yeux dans une feuille neuve de papier à écrire. Après avoir écrit les noms, nous pliâmes les papiers en très petits billets, sur ses indications et ils furent mis en tas devant nous sur la table. M. Watkins remua ensuite avec la pointe de son crayon tous ces petits billets, jusqu'à ce qu'il nous fût devenu impossible de les distinguer les uns des autres. Il me demanda d'en prendre un à la main et de le fixer sur la pointe de son crayon. Le tenant alors à longueur de bras, il dit : « Ce nom est celui d'une de vos sœurs actuellement dans le monde des esprits, Clara Kislinbury. Est-ce bien cela ? » J'ouvris le billet et constatai que le nom était exact. L'affirmation que ce nom était celui de ma sœur était également correcte. Les noms contenus dans les trois autres billets furent également bien donnés, ainsi que leur degré de parenté, entre autres celui de ma grand-mère maternelle. Je remarquai que M. Watkins éprouvait plus de difficulté à trouver le nom d'un ami, qui n'avait avec moi aucun lien de parenté. Il me dit une fois : « Ce nom est celui d'une personne qui n'a aucune parenté avec vous ; je ne puis le lire aussi clairement. » Il finit cependant par le donner correctement.

Pour ce qui est de Mme Blavatsky, l'un des noms écrits par elle était en caractères russes et le médium fit plusieurs tentatives infructueuses pour le prononcer.

Enfin il déclara qu'il était trop réfractaire et qu'il allait essayer de le reproduire par écrit. Il demanda à Mme Blavatsky de poser sa main sur une ardoise sous laquelle il avait mis un petit fragment de crayon, comme le fait Slade. *M. Watkins ne toucha pas l'ardoise*. Un instant après on retourna celle-ci et le nom composé de trois mots fut trouvé écrit complètement en caractères russes, avec cette curieuse exception qu'une ou deux lettres furent remplacées par des caractères latins ayant la même valeur phonétique ; ainsi par exemple une / qui se prononce *v* en Russe, mais qui s'écrivit *b* fut substituée à cette dernière. Je reviendrai bientôt sur ce fait.

M. Watkins prit ensuite deux petites ardoises et plaçant entre elles un

fragment de crayon, les tint fortement appliquées l'une contre l'autre. L'ardoise ne fut pas posée sur la table, mais tenue par nous à longueur de bras, tandis que nous étions debout. En quelques instants l'une des ardoises fut couverte sur sa face intérieure d'une communication signée « Alice Carey ». Le caractère de l'écriture m'était inconnu, mais il était familier au médium, dans les expériences duquel il se produisait fréquemment.

C'est avec intention que je me sers du mot *Expériences* et cela pour deux raisons. La première c'est que Watkins ne s'est jamais assis que momentanément pendant toute l'heure que nous avons passée en sa compagnie et alors c'était à la table plutôt que partout autre part. Il se promenait nerveusement par le salon et de temps à autre fixait ses yeux sur nous avec un regard vague, surtout lorsqu'il devait prononcer le nom désiré ou décrire quelque chose concernant l'assistant.

La seconde raison est que M. Watkins ne se sert pas ordinairement des termes généralement acceptés par les spiritualistes et qu'il n'accepte qu'avec beaucoup de réserves les explications courantes des phénomènes, c'est-à-dire qu'ils sont produits par les âmes des décédés dont les noms sont signés sur les ardoises. Il soutient hardiment l'opinion que dans beaucoup de cas ils sont produits par l'action de l'esprit du médium lisant, en dehors de sa volonté ou même de sa connaissance, ce qui se trouve au fond de l'esprit de l'assistant, ou ce qui en émane à l'instant. Il préfère appeler le phénomène « *Ecriture indépendante sur l'ardoise* » plutôt que, « *Ecriture des Esprits* ».

Au cours de ses expériences M. Watkins dit que dans tous les cas, immédiatement avant que l'écriture se produise, il sent tout à coup une certaine *émission* de toute la surface de son corps, qu'il lui est impossible de caractériser nettement. Aussitôt que l'acte d'écrire est achevé, il sent une autre secousse et il reprend possession de lui-même.

Voici encore un incident. M. Watkins me dit de placer ma main sur une ardoise qui se trouvait près de moi et sur laquelle je m'étais assurée qu'il ne se trouvait rien d'écrit. Lui-même se trouvait à ce moment étendu sur un fauteuil à bascule situé à une distance de moi *d'au moins huit pieds* et il causait avec Mme Blavatsky. Il s'arrêta un instant de parler pour me demander de retourner l'ardoise. Je la trouvai couverte d'une écriture se présentant comme une communication de ma sœur Clara et signée de son nom. L'écriture était toute autre que celle signée « Alice Carey », mais elle ne ressemblait ni à la mienne ni à celle de ma sœur.

Les noms de deux autres parents que j'avais écrits auparavant sur des morceaux de papier furent mentionnés, mais *non ceux* de certaines autres personnes qui m'avaient été chères, qui étaient mes parentes au même degré, et auxquelles je pensais également, *mais qui n'étaient pas écrits*.

Les expériences ci-dessus ont suscité dans mon esprit une théorie qui me

semble de nature à rendre compte des dissemblances dans la manière d'écrire les noms russes. Je laisse le soin d'en faire l'application à ceux que cela intéresse et qui sont plus qualifiés que moi pour formuler des conclusions. Il faut se rappeler cependant que le médium lui-même, déclare que, excepté dans de rares occasions et spécialement lorsqu'il agit pour lui-même, c'est-à-dire qu'il ne tient pas une séance pour le public, il n'a non seulement aucune notion de l'intervention des esprits des morts, mais qu'il ne voit nullement la nécessité de l'hypothèse en question. Il ne se produit, en effet, rien qui ne puisse être accompli par l'action de son propre esprit, travaillant indépendamment de son corps et cherchant dans les émanations du psychiste ou des autres personnes présentes l'information qu'il peut ensuite transmettre.

Traduit par le D^r O. DUSART.

LE CAS DU MÉDIUM ANNA ROTHE

Nous sommes obligés de revenir encore sur la médiumnité d'Anna Rothe, ce médium « aux fleurs » si remarquable, dont nous avons entretenu nos lecteurs dans notre numéro de juin dernier, et contre lequel une véritable campagne d'accusations est dirigée de toutes parts en ce moment ; en Allemagne, notamment par le professeur Eric Bohn ; en Angleterre, par le « Light » ; et dont, en France, on discute également la bonne foi.

A ce propos nous saisissons avec empressement l'occasion de remercier notre confrère « l'Echo du Merveilleux », qui, avec sa courtoisie habituelle, n'a pas hésité à insérer *in ex tenso* dans son numéro du 15 juillet la lettre que nous lui avons adressée pour la défense de ce médium, et que nous avons publiée dans notre numéro précédent. Nous eussions pu nous contenter de la réponse de M. Georges Malet à M. Vernier, parue dans « l'Echo » du 1^{er} juillet. Nous sommes heureux de constater que M. Gaston Méry s'attache à faire de sa Revue un organe franchement impartial. Il serait à souhaiter que toute la presse imitât sa largeur de vues. La découverte et la propagation de la vérité deviendraient trop aisées.

Si nous revenons sur la question « Rothe », au risque de fatiguer nos lecteurs, c'est que l'attaque nouvelle dont ce médium est l'objet revêt cette fois un caractère particulièrement dangereux, parce qu'elle semble résulter d'une enquête portant un cachet de méthode et de discussion scientifiques, de nature à égarer l'opinion en France, comme elle est presque parvenue déjà à l'égarer en Angleterre. Disons de suite que, sous des dehors en apparence raisonnables, logiques et même bienveillants, l'auteur du procès-verbal des séances cache une ignorance regrettable des conditions du phénomène psychique, et une sorte d'irritation ou de dépit fort transparents, et qui font douter de son impartialité !

Les séances dont nous voulons parler ont fait l'objet de deux articles très détaillés parus dans les « Light » du 22 et du 29 juin dernier, sous la signature L. I. F. Mme Næggerath, notre estimable amie, va avoir bien de la

peine à faire déloger le noir soupçon qui s'est installé dans une cervelle qu'elle connaît bien, croyons-nous. De notre côté, nous allons faire notre possible pour rassurer le narrateur sur l'authenticité des phénomènes qu'il a obtenus, et qui eussent été assurément plus convaincants s'il se fût montré moins exigeant, moins fiévreux et moins convaincu de la fraude. Tout investigateur sait que ces conditions sont précisément celles qui la provoquent presque inévitablement.

L. I. F. a eu avec Mme Rothe cinq séances à Paris, les 14, 16, 19, 23, 26 et 30 avril dernier. Nous sommes en droit de lui demander d'abord pourquoi le compte rendu de ces séances, tenues en France devant des Français, a été adressé à un journal anglais, prévenu déjà contre Mme Rothe. Il y a là une première intention fâcheuse. D'ailleurs le caractère défiant et soupçonneux de L. I. F. se révèle dès le titre donné à ses articles : « *Récit sincèrement détaillé de trois semaines avec Mme Rothe, etc.* » Ne semble-t-il pas que les autres récits soient, du coup, suspectés de manquer de sincérité ? Nous ne pouvons, on le comprend, rapporter ici tout au long le récit de L. I. F., mais à la lecture de ses défiances perpétuelles, de ses exigences croissantes, il nous semble bien comprendre ce qui a dû se passer, et ce qui se passe toujours en pareil cas. Les comités qui s'arrogent le titre d'investigateurs scientifiques oublient que le phénomène spirituel est dirigé par des intelligences susceptibles, qui tiennent fort peu à jouer le rôle de « matière à expériences », que de leur côté les médiums honnêtes sont également susceptibles, et sans doute aussi ceux qui les pilotent ; et, ma foi, il est probable qu'à la place de M. Jentsch, nous eussions agi tout comme lui avant d'être arrivé à la cinquième séance.

Le doute irréductible, la défiance invétérée, sont une bien mauvaise contribution pour aider au phénomène, et si L. I. F. veut relire de sang-froid ses articles, où perce à chaque ligne l'insinuation acidulée, il se rendra compte de l'atmosphère pénible dans laquelle devait opérer le médium, et que les protestations extérieures d'amitié ne suffisaient pas à modifier ; car la sensibilité est perspicace et ne se laisse pas tromper aux apparences chez les médiums véritables. La lecture des séances est très instructive à cet égard, et l'on assiste d'une façon très nette à l'action destructive d'une défiance qui va toujours en progressant.

La première séance, non cherchée, qu'on le remarque, avait été excé-lente, de l'aveu de L. I. F. Les réponses données par « raps » et d'une façon intelligente, en un lieu déterminé, avaient, dit le narrateur, « donné la preuve certaine qu'aucun des assistants ne pouvait être mis en cause ». Des fleurs s'étaient formées sur la tête de M. R..., *avant que le médium y touchât*, et cela avec une telle évidence, que la bonne, qui servait à table, s'était étonnée, demandant « pourquoi M. R... s'était mis des fleurs sur la tête ». Un tel concours de circonstances aurait dû désarmer le soupçon, semble-t-il. Bien au contraire, le rapporteur remarque qu'une fleur est « montée sur fil de fer ». C'est très singulier, évidemment, mais cela prouve l'innocence de

Mme Rothe, qu'on ne peut supposer assez simple pour apporter des fleurs montées sur fil de fer, si véritablement elle les achète en fraude. L. I. F. remarque encore que « les fleurs sont tirées de dessous la table et que la main gauche est souvent hors de vue, et semble toucher le sol. » Qu'en conclut-elle? elle devrait le dire, et ne pas toujours se livrer à des insinuations que le lecteur termine naturellement dans le mauvais sens.

Il serait grossier à un prestidigitateur, que l'on dit très habile, d'aller ostensiblement tirer ses fleurs de dessous une table, ou de cacher ses mains. Il est plus que probable que l'ombre de la table était nécessaire à la matérialisation de l'apport. Il n'est pas un vrai spirite qui ne s'en doute. Pour notre part nous pouvons affirmer que nous n'avons vu qu'une seule fois Mme Rothe tirer un apport de dessous la table. Dans toutes les autres circonstances ses mains étaient bien en vue, et le phénomène se passait en pleine lumière. L. I. F. n'a pas eu de chance, vraiment.

A la séance suivante, le médium fut fouillé. On lui retira sa jupe qu'on remplaça par une jupe appartenant à la maîtresse de maison, et le rapport dit que « Mme N. lui passa les mains sur tout le corps. » Les apports eurent lieu néanmoins dans ces conditions d'épreuve, mais le compte rendu se borne à indiquer avec une sorte de mauvaise humeur que « décrire un apport, c'est les décrire tous » et que « nous n'avons jamais reçu d'apport sans l'intervention des mains du médium. » Evidemment L. I. F. attendait que les fleurs tombassent du plafond, et n'eut pas été surpris qu'un ange vint lui présenter un céleste bouquet avec un sourire non moins céleste.

A la séance du 19, un phénomène extraordinaire eut lieu. Une véritable pluie d'eau tomba du plafond dans les mains étendues du médium et s'y changea en un objet de cristal. Vous pensez que L. I. F. sera satisfait. Vous ne le connaissez pas. M. Jentsch venait de prononcer quelques mots. L'attention des assistants *avait pu être distraite* pendant une seconde, ce qui explique, paraît-il, le truc de la pluie. Devons-nous continuer? Evidemment non.

Le parti pris de tout dénigrer est trop évident, et quand nous saurons que Mme Rothe, après avoir consenti à se laisser mettre dans un sac, (ce qui ne put empêcher le phénomène d'avoir lieu, mais dans l'obscurité) refusa de se laisser coudre dans un peignoir de la maîtresse de maison, nous comprendrons de reste que ce vêtement, saturé de fluides antipathiques, ne pouvait procurer qu'une séance nulle, ce que l'amour-propre de Mme Rothe voulut naturellement éviter. D'où cessation des séances, dépit des investigateurs, et, en fin de compte, procès-verbal vinaigré, calculé, grâce aux insinuations dont il est rempli, pour causer le plus grand tort à Mme Rothe, bien qu'on n'ait pu relever contre elle aucune fraude évidente, et qu'au contraire plusieurs manifestations aient été au-dessus de toute critique. Puisque l'on n'a pu prendre Mme Rothe, comme l'on dit « la main dans le sac », nous tenons pour bonnes et valables les admirables séances que nous avons eues avec elles, et nous cherchons, sans pouvoir les découvrir, la loyauté et la bienveillance dont on se vante d'avoir fait preuve à son égard. Par exemple

si l'on signale un apport de *mimosa*, on s'empresse d'ajouter que « le *mimosa* se trouve en abondance à Paris en avril et mai », ce qui est inexact, les mois du mimosa étant, au su de tout le monde, février et mars. Dans un autre endroit L. I. F. parle d'un apport de fleurs qui auraient été remises à M. B. fanées et brisées. M. B. que nous avons interrogé, affirme que ces fleurs étaient intactes et parfaitement fraîches. Et nous pourrions allonger considérablement cette liste des « erreurs » commises volontairement par L. I. F.

Il nous suffira, pour abrégé, et détruire d'un seul coup toutes les objections que ce prétendu rapport détaillé a pu faire naître contre Mme Rothe d'indiquer, suivant L. I. F. comment le médium pratique la fraude. L. I. F. raconte qu'ayant reculé devant l'extrémité de déshabiller complètement le médium (mais non de la perdre de réputation, ce qui est préférable paraît-il) il a eu recours à un autre procédé de contrôle infailible, celui des pesées. Il a constaté que le médium avait perdu, à la fin de chaque séance, exactement un poids égal à celui des apports ; d'où la conclusion naturelle qu'elle cache les fleurs *sur sa personne*.

Inutile donc de chercher ailleurs, d'incriminer la complicité d'un compère, l'obscurité de la table ou des rideaux. Tout cela n'aurait aucune influence sur les pesées de Mme Rothe. L. I. F. a pris soin de réduire nos recherches au minimum. Mme Rothe porte sur elle les objets délictueux. Mais où les met-elle ? L. I. F. le sait. *Elle a un sac en caoutchouc suspendu entre les jambes*. Voilà sa réserve.

Et comment Mme Rothe tirera-t-elle de là-dedans toutes ces fleurs fraîches délicates, assorties, ces oranges, ces apports variés, sans rien briser, sans rien mélanger, sans se tromper, sans que personne ait le moindre soupçon ? N'oublions pas que ce sac est sous sa chemise, car tous ses vêtements, sauf la chemise, ont été vérifiés *et que le fameux sac n'a été vu par personne*. Inutile de songer à tirer les apports par en haut ; la ceinture des jupes s'y oppose. Sera-ce donc par en bas ? L. I. F. ne le dit pas, mais le laisse entendre, en insistant à plusieurs reprises sur le fait que Mme Rothe se baisse jusqu'à terre, et en affirmant que, si on ne coulisser pas les pieds du médium dans sa jupe, aucune conviction n'est possible. Eh bien ! nous affirmons de la façon la plus nette que les fleurs ne sont pas retirées par en bas, et *ne peuvent* l'être. Un détail parfaitement intime de la toilette du médium, que le sentiment des convenances que nous devons à nos lecteurs nous empêche de désigner plus clairement, mais que toutes les femmes comprendront, s'oppose *matériellement* à la sortie des apports de ce côté. Ce détail a été vérifié par des dames. L. I. F. ne peut l'ignorer, et sa supposition ne tient pas debout.

Et voilà donc tout ce qu'on a trouvé pour accuser cette femme d'imposture ! ce sac grotesque, mesquin, absurde, que personne n'a vu, et qui remplirait si mal son objet s'il existait ! Cette longue enquête, si pleine de faits étranges du côté de Mme Rothe, si bourrée d'insinuations de la part de L. I. F., pour aboutir à cette explication, non, à cette hypothèse, car c'est sur une hypothèse creuse et insuffisante que l'on compte pour détruire la

matérialité des faits! Nous plaignons sincèrement L. I. F. qui, avec tant de peines et de soins, a édifié un monument sur une base si fragile. N'étant pas arrivé à la conviction il devait se borner au récit des faits, sans commentaires, et sans expliquer la fraude, puisqu'il ne l'avait pas découverte. Qu'il ne dise pas qu'il n'a pas voulu nuire à Mme Rothe. Le mal s'accepte plus aisément que le bien, et le mal est fait. La légende du sac, si ridicule qu'elle soit, va faire son chemin, et s'attachera aussi bien à la personnalité de L. I. F., qui est connue, qu'à celle de Mme Rothe. Et ce sera le châtiement.

G. BÉRA.

EXTRAIT DES SÉANCES EXPÉRIMENTALES FAITES A GÈNES

AVEC « EUSAPIA PALLADINO ».

Traduit de *El Vessillo spiritista*, de Vercelli.

Comme nous l'avons mentionné dans le numéro de juin, 10 séances expérimentales furent tenues à Gènes avec *Eusapia Palladino*, par les soins du Cercle « la Minerva », de cette ville. Le prof. Francesco Porro, astronome, élève du prof. Schiapparelli de Milan, en parle d'une façon claire et étendue en la forme, précise et profonde en l'analyse des faits qu'il raconte dans le *xix^e siècle*, grand journal génois, en une série d'articles qui commencent le 20-21 mai et qui, avec intermittences vont jusqu'au 14 juin, en tout, 11 longs articles qu'il serait pour nous trop long de reproduire dans ces pages.

Nous devons donc nous limiter et glaner à l'entour de quelques-uns des phénomènes les plus importants ou, du moins, nous paraissant tels, nous réservant de publier les observations ultérieures du prof. Porro, lequel, dans sa conclusion relative à la dixième et dernière séance parle ainsi.

« A quelque article à venir, de recueillir les considérations éparses çà et là dans les précédents, d'en discuter les résultats, de tenter de tirer quelque conclusion de l'ensemble de ces expériences et sur leurs relations avec d'autres faites déjà, ou bien à faire encore avec la Palladino et d'autres médiums ».

Nous devons toutefois un tribut de louanges aux membres du Cercle Minerva et spécialement au prof. Porro, pour la fatigue considérable à laquelle ils se sont soumis par amour des recherches à faire dans les immenses horizons qu'ouvre le spiritisme expérimental.

Première séance.

Des lumières, quant à présent, je n'en ai pas vues.

Mais j'ai vu (et comment!) la table de bois de sapin brut à quatre pieds, longue d'un mètre et large de 50 centimètres, se soulever un grand nombre de fois du sol, restant suspendue sans aucun contact avec des objets visibles, à plus d'un décimètre de hauteur au-dessus du carrelage pendant deux trois et même quatre secondes.

Et ce phénomène s'est reproduit en pleine lumière sans que les mains du médium et de cinq personnes faisant la chaîne autour de la table la touchassent,

tandis que les mains d'Eusapia étaient tenues par ses voisins, qui contrôlaient également les pieds et les jambes de celle-ci de telle façon qu'aucune partie de son corps ne pût exercer le moindre effort pour soulever ou tenir en l'air le meuble pesant.

Deuxième séance.

Les coups se répètent si violents, qu'ils semblent devoir briser la table. On commence à remarquer des mains qui soulèvent et gonflent la tenture noire et les rideaux, qui s'étendent pour toucher l'un ou l'autre des assisants, qui caressent, qui étreignent la main ou tirent délicatement l'oreille, qui battent joyeusement en l'air, s'entrechoquent en tournant au-dessus de nos têtes.

Et toujours, c'est une chose singulière que le contraste entre les attouchements tantôt énergiques et nerveux, tantôt délicats et légers, mais toujours courtois de ces mains et les coups bruyants, violents, brutaux, frappés sur la table. Que l'on pense qu'un de ces poings s'abattant sur notre échine suffirait pour briser l'épine dorsale !

Ce sont des mains fortes et larges d'homme, des mains plus petites de femmes, des menottes minuscules de bébés : parfois, spécialement au haut du front, il semble qu'on ressent un souffle caressant, un contact tel que celui d'une aile emplumée ; en un moment de calme relatif, deux lèvres se posent sur le front de la personne à gauche du médium et y impriment un baiser dont on entend distinctement le bruit.

A un moment de là, avec un grand fracas, se secoue et se transporte automatiquement une table grosse et pesante, placée à 2 mètres environ de la chaîne et supportant divers objets préparés pour les expériences.

Quelqu'esprit fort pensera que la table elle-même a été mise en mouvement par quelque farceur, mais les *farceurs* étaient trop loin, cinq dans la chaîne avec Eusapia et cinq relégués à l'extrémité opposée de la salle.

Troisième séance

Précédées d'une vive et agréable sensation de parfum, arrivent sur notre table les fleurs, qui étaient en un bouquet dans le col d'une bouteille d'eau, laissée primitivement sur l'autre table plus grande. Tandis que la tige de quelques-unes des fleurs s'introduit dans la bouche du numéro 5, le numéro 8 est heurté par une balle de gomme élastique, qui rebondit sur la table.

La bouteille vient rejoindre les fleurs sur la table, puis se lève et vient se porter à la bouche du médium, le faisant boire à deux reprises entre lesquelles elle se remet directement sur la table elle-même. Nous entendons distinctement la déglutition ; puis le médium demande qu'on lui essuie la bouche avec un mouchoir. Après cela la bouteille retourne sur la grande table, les fleurs restant entre nous.

Quatrième séance

Après divers autres phénomènes de moindre importance Eusapia demande

de nouveau la lumière. Elle appelle à elle le n° 5 et, toujours contrôlée par ses deux voisins, elle l'entraîne avec elle vers la petite table sur laquelle est placé le bloc de plastiline. Elle lui saisit la main, et, étendue, la pousse trois fois au-dessus de la plastiline même, comme pour la presser et y laisser une empreinte. Bien que dans ces trois reprises la main du numéro 5 ne se soit pas approchée à moins de 10 centimètres de la surface du bloc, nous vérifions, à la fin de la séance, qu'il porte les empreintes de trois doigts, profondes et permanentes, plus qu'il n'est possible de l'obtenir avec une pression voulue.

Toujours à la lumière, la table se soulève sur deux pieds, opposant une forte résistance à tous les efforts que nous exerçons, sur le conseil d'Eusapia, pour l'abaisser, moi et les numéros 8, 9 et 10.

Après deux lévitations, la table frappe 12 coups comme pour nous avertir qu'il est passé minuit.

On suspend donc la séance, fixant la soirée du dimanche pour la suivante.

Cinquième séance

La transe est plus profonde et plus douloureuse que d'habitude.

Tout d'un coup le médium lève les deux mains toujours unies aux miennes et à celles du numéro 5, et, au milieu de gémissements, d'exclamations, d'exhortations, il se lève rapidement avec la chaise, jusqu'à s'appuyer avec ses pieds et les pieds antérieurs de la chaise, sur la surface supérieure, déjà toute fracassée et déjetée de la table.

C'est un moment d'anxiété extrême et d'étonnement. La lévitation s'est accomplie sans heurts, sans secousses, rapidement, mais non par sauts. En d'autres termes, si, par un effort extrême de défiance, on voulait arriver à imaginer un artifice, pour obtenir le résultat, on devrait penser plutôt à une traction d'en haut (au moyen d'une corde et d'une poulie) qu'à une poussée d'en bas.

Mais l'une et l'autre hypothèse ne résistent pas à l'examen le plus élémentaire des faits.

La Palladino a été véritablement tirée en l'air et soutenue dans une position absolument contraire aux lois de la statique, par une force invisible et inexplicable dans l'état présent de nos connaissances physiques.

Je ne veux pas avec cela affirmer ni que la lévitation et la position subséquente tout à fait anormale d'équilibre, donnent l'indication d'une suspension particulière miraculeuse des lois de la statique, ni que l'hypothèse d'une entité préexistante soit la seule qui puisse donner la raison de ce fait.

— Mais qu'une cérébration inconsciente puisse s'extérioriser spontanément en une poussée de bas en haut ; mesurée à environ septante kilogrammètres, est une chose qui me paraît peu probable.

Cette hypothèse, de toute façon, se concilierait mal avec la qualité dont,

comme je l'ai dit, devrait jouir la pensée inconsciente du médium, de savoir éviter les expériences périlleuses.

Il est certain en fait que la même entité cérébrale qui pouvait avoir peur de frapper du poing au milieu d'une table couverte de pointes aiguës, devait à plus forte raison se refuser à un vol aussi acrobatique et à demander à un meuble déjeté et détérioré comme notre table, un appui précaire et insuffisant.

Si l'on juge de notre anxiété pendant le temps assez long pendant lequel le poids d'Eusapia resta confié à ces fragiles ais de bois, on doit admettre que la volonté à laquelle est dû le soulèvement a dû agir avec pleine conscience des moyens extraordinaires dont elle disposait pour éviter un accident.

Nous arrivons de là à cette conclusion fort étrange, d'un *inconscient conscient*, calculateur et capable de proportionner les actes aux résultats.

Mais en voilà plus encore.

De la surface de la table, Eusapia, avec sa chaise, s'est encore levitée : de façon que le numéro 11 d'une part, et moi, de l'autre avons pu passer la main sous ses pieds et ceux de la chaise sans accord préalable et avec parfaite concordance d'impressions.

Notez que le fait de se détacher de la table dénote encore plus que celui de se détacher du sol, l'intervention d'une force extrinsèque au médium celui-ci, de fait, aurait dû faire effort sur une base trop faible pour obtenir le détachement sans la briser.

D'autre part, le fait que deux pieds de la chaise se trouvaient en dehors de la table et privés de tout point d'appui visible, rend encore plus inconciliables les effets de cette lévitation avec la supposition que cela se soit produit par une poussée interne donnée par Eusapia à son corps et à la chaise.

Si nous voulons insister à tirer du médium l'effort nécessaire nous devons imaginer forcément qu'il a, par lui-même, réuni à sa pensée une entité assez solidement constituée pour régir pendant quelques minutes le corps dont elle est émanée et la chaise par-dessus le marché.

Peu à peu, nous arriverons avec ces explications hyperscientifiques, au cas de ce submergé qui, pour ne pas se noyer, s'empoignait par les cheveux et se retirait de l'eau.

Sixième Séance

Mais, je disserte au lieu de raconter.

Et sans sortir du champ des personnalités multiples voici un fait qui prouve, en de telles personnalités, non seulement une grande différence de force physique, mais encore — chose vraiment admirable — la *conscience* de cette disparité de forces et le *désir* de nous en fournir la démonstration quantitative.

Parmi les multiples objets que nous avons placés sur la grande table, et qui, par transport, arrivaient successivement sur la nôtre — fleurs, anneaux, petites balles, trompette, ardoises, bouteille d'eau, boussole, — est venu même, *remis aux mains de son propriétaire*, un de ces dynamomètres que les médecins emploient pour mesurer la force avec laquelle une main peut serrer un ressort.

Or, quatre ou cinq fois, comme par jeu, ce dynamomètre fut enlevé à son propriétaire qui l'avait remis au zéro; quatre ou cinq fois il lui fut rendu, avec des indications diverses dans chaque cas, depuis un maximum correspondant à une énergie herculéenne jusqu'à un minimum pareil à la force d'un petit garçon.

Comment attribuer à une désagrégation d'Eusapia, unie même à une intégration en elle, de nos énergies, un processus aussi compliqué d'actes *volitifs et conscients*, accompagnés d'une graduation aussi sage d'effets *dynamiques*?

Ce monsieur inconscient qui sait faire tant de choses, saurait-il aussi simuler diverses entités tour à tour et développer en chaque cas une force à leur mesure?

Disons la vérité: si ce moi subconscient, doué de facultés si précieuses, est proprement latent en nous et ne vient à la lumière qu'en des occasions rares et par l'effet d'une oblitération de la personnalité normale, combien ne faut-il pas admirer la passion moderne pour les expériences médianimiques, grâce auxquelles des hommes, sans préparation scientifique et technique, ont découvert et continueront à découvrir des vérités magnifiques niées délibérément jusqu'à hier par les hommes de science.

Septième séance.

Mais un autre ordre de phénomènes plus élevés et plus incompréhensibles se prépare. Le numéro 5 le premier, puis les autres successivement, aperçoivent, sans l'ombre d'une hésitation, une figure vague indistincte qui se projette obscure dans le vide d'une partie qui donne accès à l'antichambre faiblement éclairée. Ce sont des apparences fugaces et changeantes, tantôt avec des profils de têtes et de corps humains, tantôt comme de simples mains émergeant des rideaux. Leur caractère objectif est prouvé par la concordance des impressions contrôlées pour chacune à son tour par des indications continues relatives à notre état parfait de concordance et d'attention consciente. Tout doute est exclu quant à des ombres produites volontairement ou involontairement par nos corps, notre surveillance réciproque et cordiale, notre coopération pour prémunir les uns les autres contre des illusions possibles étant vigilante au dernier point. Il n'y a pas lieu de parler du médium, à plus forte raison il est hors de toute possibilité de produire des effets trompeurs.

Il reste donc démontré que les ombres furent vues par nous tous à plusieurs reprises et si l'on veut insister sur l'hypothèse de *l'hallucination collective*, on ne peut le faire — étant données nos conditions physiques et mentales — sans qualifier l'hallucination au moyen de l'adjectif *véridique*, en admettant comme base pour des comparaisons imparfaites avec des cas de clinique un phénomène très imparfaitement défini par l'accouplement de deux vocables si contradictoires entre eux.

Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter incidemment cette malheureuse définition d'un cas pathologique, bien étudié par les spécialistes des maladies nerveuses.

Il suffit, pour le moment, que si le bonheur de l'expression fait la paire avec celle de *conscience de l'inconscient*, à laquelle on est obligé de recourir lorsqu'on veut faire accomplir à ce pauvre *factotum* des travaux qui excèdent ses possibilités, ce n'est pas en toute façon dans notre cas que l'on peut parler avec quelque fondement d'hallucinations véridiques.

J'ajoute que, aussi dans cette occasion, l'étrangeté du contraste entre notre état et celui du médium forme un obstacle infranchissable à toute hypothèse, qui se fonde sur une disposition psychique active chez celui-ci et passive chez nous.

Le médium est resté parfaitement éveillé et présent à nos discours pendant toute la soirée ; seulement, pendant la période de ces apparitions, il est entré dans un état d'agitation, gémissant, demandant du secours, invoquant un ami très éloigné — que nous croyons avoir réussi à identifier — parlant sans connexion logique, de ses tourments personnels, présentant en somme tous les caractères d'altération de ces conditions normales de volonté et de conscience.

Alors, les souffrances évidentes du médium et la nécessité du numéro 5, nous amènent à une courte suspension de la séance, vers minuit.

À la reprise de la séance, le numéro 11 se place à la droite du médium et moi, à sa gauche. Aussitôt la table se lève à 40 centimètres environ du sol pour un temps d'environ 8 secondes. Cependant des mains diverses touchent tantôt l'un, tantôt l'autre ; une mandoline, qui se trouvait sur un meuble dans un coin de la salle, est transportée en l'air et pincée, passant successivement auprès de la tête de chacun de nous et vient ensuite s'arrêter à l'extrémité de la table opposée au médium où sont assis les numéros 3 et 10.

Un petit *carillon* et une clochette volent ensuite en l'air en diverses directions et sonnent successivement.

La mandoline soulevée produit des sons divers, qui laissent supposer, avec raison, outre la main qui pince les cordes pour en tirer le son, celle qui les presse à leur origine, près des clefs, pour produire des notes de hauteur différente. Remise ensuite sur la table elle se met à exécuter des battements rythmiques comme un tambour.

Le numéro 8 se voit enlever son coussin, qui se transporte sur la table. Les ombres accoutumées apparaissent non plus près de la porte de l'antichambre, mais bien dans le vide de la fenêtre ; tous les voient par moment émerger des tentures, et les décrivent avec une concordance expresse de leurs détails particuliers.

Le numéro 1, seul, qui déjà n'avait rien vu des apparitions ne réussit pas à distinguer celles-ci, pourtant si nettes et si distinctes.

Eusapia parfaitement réveillée, cette fois, saisit la main du numéro 11, et l'appuie délicatement sur le dossier d'une chaise plutôt pesante, pose au-dessus sa main droite, soulève ensuite celle-ci et la main subjacente du numéro 11, la chaise se lève à plusieurs reprises.

Ce phénomène se répète en pleine lumière avant que la séance ne soit levée. Puis le médium, avec son index droit légèrement frotté à l'extrémité produit quelques traits sur mon pouls gauche et sur celui du numéro 11. Les traits de crayon restent apparents et ne s'effacent pas même le jour suivant. C'est arrivé précisément comme si un crayon avait fonctionné ; et je puis exclure de la façon la plus catégorique la supposition qu'aucune matière de ce genre ait été employée pour me noircir le doigt.

Celui-ci était propre comme celui d'Eusapia qui l'avait frotté. Après l'opération préparatoire, j'ai senti pendant quelque temps, en ce point, un léger fourmillement, *comme si l'on y avait appliqué un léger courant d'induction* ou qu'il s'y fût produit une infection localisée, avec la disparition de ce fourmillement disparut aussi la singulière propriété du doigt de faire fonction de crayon.

Huitième séance.

Les plaisanteries pas polies se continuent, jusqu'à ce qu'il nous vienne à l'esprit de demander si nous devons produire la lumière cathodique. Cela nous est accordé, et nous pouvons nous assurer que *la lumière cathodique n'apporte aucun empêchement aux phénomènes*. De fait on voit se répéter les contacts plus ou moins gracieux, les vols à travers l'air des instruments de musique (harmonica, tambourin, trompette, *carillon*) qui résonnent *en même temps*.

Le numéro 10, qui est toujours pris pour cible par les mains qui le touchent, le pressent, le chatouillent, voit encore, malgré la lumière cathodique, une des lueurs phosphorescentes accoutumées.

Neuvième séance

La dernière partie de la séance est caractérisée par la répétition des lumières, plus intenses, mieux définies et de plus longue durée. Il paraît évident que les lumières elles-mêmes ne sont pas autre chose qu'une forme rudimentaire, embryonnaire de matérialisations. De fait, celles-ci suivent

immédiatement, sous leur double aspect d'ombres obscures sur un fond faiblement éclairé, et de fantômes blancs d'une ténuité extrême dans les ténèbres de la salle. Ce sont des profils indistincts, des contours de têtes et de troncs humains, des membres plus ou moins parfaitement définies. Certaines particularités — comme celles déjà désignées par les numéros 5 et 9 indépendamment des autres reproduisant avec fidélité les traits, un menton pointu, une mouche — sont reconnus d'une façon tout à fait concordante et uniforme par tous.

Le médium qui, dans cette phase des expériences, est tombé dans un état profond de *trance*, tente inutilement, à plusieurs reprises, d'obtenir les empreintes.

Il appuie fortement sa tête sur l'épaule du numéro 4, et dans ses paroles brèves et sans liaison, il laisse paraître du dépit de son impuissance, et du découragement.

La séance se termine à une heure très tardive avec une série de cordiales et énergiques poignées de mains que presque tous nous recevons en guise de congé.

Dixième séance.

La séance est levée vers une heure de la nuit. En partant, Eusapia voit une clochette posée sur le piano ; elle étend la main et fait l'acte de l'attirer ; la clochette glisse sur le piano, se renverse et tombe sur le sol.

L'expérience est répétée, toujours en pleine lumière, la main du médium se trouvant toujours à quelques décimètres de la clochette.

Traduit par A. B.

UNE VISITE DE JÉSUS CHEZ LAZARE

L'aurore devançait à peine de quelques minutes le soleil qui allait se lever éblouissant à l'horizon ; tous les travailleurs de Béthanie se dirigeaient avec leurs bêtes vers les champs.

Les femmes sortaient joyeuses de leur demeure, les unes pour se rendre à la ville voisine, à Jérusalem, pour vendre leurs denrées, les autres pour acheter des provisions, des étoffes et autres objets, car c'était grand marché et alors comme aujourd'hui, plus même encore que de nos jours, les marchés étaient des rendez-vous d'affaires et de plaisirs.

Donc dans le bourg de Béthanie, il régnait ce matin-là une grande animation, car en dehors des affaires et attractions diverses, les femmes se promettaient beaucoup de plaisir en allant à Jérusalem.

Il se trouvait, en effet, de passage dans la capitale de la Judée, un célèbre dompteur de fauves, qui sur un grand emplacement hors les murs, devait exhiber et faire travailler ses animaux. La plupart étaient en

effet assez apprivoisés pour simuler une lutte à mort avec leur dompteur.

Le crieur public était même venu, il y avait plus de huit jours annoncer aux Béthaniens, ce rare spectacle, afin que tous ceux qui avaient des loisirs pussent se rendre, ce jour-là à Jérusalem. — Or comme le ciel qui était pur et sans nuages, faisait présager une superbe journée, contrairement à des indices fâcheux de la veille, un grand nombre de personnes se dirigeaient vers la capitale ; tandis que celles qui étaient forcées au continuel labeur des champs regardaient, avec des yeux d'envie, la troupe joyeuse s'éloigner du Bourg.

A quelques centaines de pas de la principale entrée de Béthanie, se trouvait la maison de Lazare, l'ami du jeune prophète Nazaréen, qui par sa puissance vraiment divine, l'avait rappelé d'entre les morts, bien que son âme eût depuis assez longtemps déjà rompu le lien fluidique, qui la retenait captive dans son corps de chair.

La maison de Lazare était une des plus belles demeures du bourg ; ce qui ne veut pas dire qu'elle fût luxueuse et d'une grande importance, mais elle comportait une sorte de pavillon en avant-corps recouvert d'une toiture plate ; de chaque côté de l'entrée pavée, donnant accès à une cour assez vaste se trouvaient à droite et à gauche, des bâtiments très bas : écuries, étables, cellier, remises, hangars, etc. ; au-dessus des grandes pièces du rez-de-chaussée, qui flanquaient le couloir d'entrée, se trouvaient quatre petites chambres, un escalier de pierre pour les desservir, lequel escalier se trouvait en dehors, dans l'angle gauche du pavillon. — Une vigne et des plantes grimpantes soutenus par un travail en charpente formaient une sorte de pergole à la Romaine, qui supportait toute cette verdure. Les pièces de charpente étaient portées par une de leurs extrémités sur de massives colonnes de pierre distantes d'environ 4 mètres en avant de la façade de la maison ; l'autre extrémité des solives était encastrée dans le mur de la dite façade, qui était ainsi ombragée par la verdure et les fleurs.

A cette heure matinale, chaque feuille humide recouverte d'une abondante rosée laissait, à la moindre brise tomber des gouttelettes sur la table rustique, qui restait à demeure dans la salle de verdure où la famille prenait le plus souvent ses repas.

En cet instant, une femme de taille moyenne, âgée d'environ 30 ans, descendit l'escalier ; elle était brune, d'une figure agréable, ayant la tête à demi-recouverte d'un voile fait d'une fine étoffe de laine bleue, retenu par des agrafes d'argent assez semblables à nos épingles de nourrices modernes. La robe de cette femme était brune rayée de blanc ; ses pieds nus étaient chaussés de mules en paille tressée de deux couleurs.

Plusieurs des femmes qui se rendaient à la ville la saluèrent familièrement :

— Bonjour, Marthe, disaient-elles, nous allons à Jérusalem, aurais-tu quelques commissions à nous confier, nous nous en chargerions avec grand plaisir.

— Merci, merci chères voisines, répondit la jeune femme, je n'ai besoin de rien ce matin ; j'ai envoyé hier à la ville notre vieux serviteur Benjamin, et il en est revenu ses deux paniers pleins, bien que je lui recommande toujours de ménager ses vieilles jambes.

— Nous allons voir le fameux dompteur, bonne Marthe, dirent à la fois un petit garçon de 12 ans et sa petite sœur qui se tenaient par la main : « ce sera bien beau !... »

Marthe sourit aux enfants, tout en hochant la tête et disant à leur mère : « Tu ferais sagement, Noémie, de ne point conduire tes enfants à ce genre de spectacle ; il faut réjouir le cerveau des tout petits enfants et non l'effrayer ou l'impressionner par l'aspect de luttes simulées, qui faussent leur jugement et les rendent téméraires ou craintifs.

— Je pense que tu as raison voisine, mais le père a promis aux enfants ! Alors, je crains de ne pouvoir, sans avoir moi, une grande lutte à supporter, les priver du plaisir promis depuis tant de jours !

Marthe, la sœur aînée de Lazare acheva de descendre d'un pas rapide l'escalier ; elle trouva dans l'allée pavée de la maison, dans le couloir, son vieux serviteur Benjamin.

— Comment va mon frère, ce matin, dit-elle, en rejetant son voile en arrière et en ramassant les plis, qu'elle fixa à une grosse torsade de laine brune qui assujettissait et serrait sa robe, à la taille.

— Le maître s'est couché tard et s'est levé de bonne heure, le voici qui vient de donner ses ordres aux serviteurs qui s'en vont aux champs ; Lazare se dirige de ton côté, maîtresse !

En effet, un homme de petite taille, très brun et fort maigre, aux yeux noirs et caves, aux pommettes saillantes, le front déjà chauve, bien que plus jeune que sa sœur s'avancait d'un pas lent, appuyé sur un bâton de bois noueux. C'était bien Lazare sortant du tombeau, ressuscité par le Christ. Si la vie était revenue animer ce corps, elle n'avait pu encore réparer les vestiges de la mort ; aussi Lazare était-il un véritable cadavre ambulante, aussi la vie chez ce ressuscité, ce voyageur de l'au-delà, revenu de si loin se concentrait-elle toute dans ses yeux noirs abrités dans l'arcade enfoncée et proéminente de ses épais sourcils noirs. Le nez aquilin était si aminci, qu'il en était diaphane ; ses lèvres pâlies se collaient sur les gencives et les dents fortes et au complet ; enfin sa barbe d'inégale longueur et épaisseur se tordait en une frisure naturelle.

— Marthe, dit d'une voix presque sans sonorité, le spectre vivant, Marthe, j'ai vu en songe le Maître divin il m'a dit qu'il viendrait nous visiter, dès les premières heures du jour, nous sommes à la sixième, il ne tardera pas à paraître au haut de la montagne; je vais au-devant de lui!

— Faible comme tu l'es encore! mon frère, tu commets une imprudence, d'autant que sur le témoignage d'un songe, il n'est pas certain que le Maître nous honore aujourd'hui de sa présence!

— Je n'ai pas besoin d'entendre la voix matérielle du Maître, reprit Lazare, pour connaître sa volonté ou simplement pour être instruit à distance de sa personne sacrée, du plus bref de ses ordres; quand je te dis, ma sœur, que j'ai vu et entendu en songe mon Sauveur, c'est une manière de parler pour te faire comprendre la façon tout à fait miraculeuse, employée par le Maître pour parler à son serviteur Lazare!

Marthe ouvrait de grands yeux étonnés en entendant les paroles de son frère; mais elle y croyait, car jamais Lazare n'avait proféré un mensonge... Si Marthe croyait, elle cherchait vainement à se faire une idée de ce mode de conversation à distance, de cette télépathie, dirait-on de nos jours.

— Si tu dis vrai Lazare et je le crois, je comprends ton impatience à aller au-devant du Maître; mais lui-même si bon, sera contrarié de te voir dépenser tes faibles forces dans une marche pénible, car le chemin pour parvenir à la crête de la montagne est escarpé et rocailleux!...

Lazare soupira: « Oui, je suis bien faible de corps; mais mon âme est vaillante; plus que jamais, mon cœur brûle d'amour pour le Messie qui daigne m'honorer, moi chétif, homme formé comme notre père commun Adam, de boue! Cet envoyé du père céleste, cet homme Dieu, lui! émané de la pure lumière, m'appelle son ami! Pourrai-je jamais en termes humains lui en exprimer suffisamment ma reconnaissance.

— Il m'appelle *sa sœur*! ma bonne Marthe, dit la jeune femme! Ah oui, mon frère fais quelques pas au-devant de ce Dieu fait homme, mais sois certain de lui plaire, en n'abusant pas des forces qu'il t'a rendues avec la vie!

— J'y consens à ta prière, sœur chérie, je vais jusqu'à la petite éminence que tu vois d'ici à droite; là se trouve une grosse pierre au bord du chemin; je vais m'y asseoir et, de là, je verrai venir d'assez loin le Maître.

— Moi, dit Marthe d'un air préoccupé, j'ai tout juste le temps qu'il me faut pour préparer et faire cuire des gâteaux.

— Benjamin, cria Marthe au vieux serviteur qui s'était respectueusement retiré à l'écart; est-ce heureux que tu sois allé hier à Jérusalem, les provisions ne nous manqueront pas pour préparer un festin digne de notre hôte auguste; vite va faire allumer le four et prévient notre servante qu'elle aille chercher des œufs fraîchement pondus, afin que je pétrisse au plutôt

la pâte de fine fleur de farine. Apporte la crème, le Maître y fait toujours honneur. Oh ! quand Jésus accepte deux fois d'un même mets que j'ai cuisiné, mon cœur bondit de joie dans ma poitrine !

— Ainsi, Maîtresse, c'est donc bien sûr que le Sauveur va venir ? Un disciple vous en a-t-il envoyé l'heureuse nouvelle ? Je n'ai encore vu personne de la suite du Maître, ce matin !

Marthe resta quelques instants embarrassée pour répondre à Benjamin, car elle-même ne comprenait pas le mode de message, dont venait de lui parler son frère, cependant elle dit :

— Lazare m'ayant dit que Jésus viendrait, je crois qu'il viendra !

— Et moi également, maîtresse, car Lazare est un vrai serviteur de Dieu ! Et l'on dit que les Anges sont ses Messagers ! Or ce ne sont que ceux à qui sont adressés les messages qui, d'ordinaire, aperçoivent les blancs Messagers !

— Tu parles sagement, vieillard, reprit Marthe et au lieu de m'étonner des paroles de mon frère, qui tout à l'heure m'annonçait à bref délai l'arrivée du Maître, j'aurais dû comprendre ce que Lazare omettait de me dire par modestie : qu'un Ange lui en avait apporté la nouvelle !

Benjamin s'éloigna pour remplir les ordres de sa maîtresse ! Sa vieille figure était radieuse, car il adorait non moins que son maître le jeune Prophète, non qu'il le crut un Dieu, mais il pensait qu'il était rempli de l'esprit de l'Eternel, qu'en conséquence, il était un être supérieur ; de plus, Benjamin avait assisté et vu de ses yeux la résurrection de Lazare, mis au tombeau et dont le cadavre sentait déjà la putréfaction. Ce miracle remplissait l'âme du vieillard d'une foi ardente pour le jeune Novateur. Benjamin aimait la vie et il se disait tout bas que s'il devenait gravement malade, il se pourrait qu'aux prières de Lazare, le Seigneur consentit à lui rendre la santé pour de longues années encore ! Aussi Benjamin faisait-il diligence pour apporter à Marthe tout ce qui était nécessaire à la préparation d'un repas.

— Ma sœur est-elle enfin levée ? dit d'une voix railleuse Marthe à une jeune fille, presque une enfant qui se montra à une petite fenêtre donnant sur la cour ; c'était Jésabeth, la suivante de Magdeleine, la seconde sœur du maître du logis. La belle Marie-Magdeleine qui, depuis quelque temps, était venue habiter la maison de son frère, d'abord à cause de sa maladie, de sa mort et de ses obsèques, mais qui, convertie absolument aux doctrines de Jésus de Nazareth, avait quitté la vie luxueuse et légère qu'elle menait à Jérusalem pour l'habitation paisible de Béthanie.

— Ma maîtresse met la dernière main à sa coiffure, répondit la fillette ; elle ne me permet pas d'y toucher, mais la voici qui s'apprête à quitter sa chambre ! Elle est plus belle que jamais !

— A quoi bon ce soin extrême de sa personne, dit Marthe à mi-voix,

puisqu'elle a enfin rompu avec sa vie dissipée d'autrefois, grâce aux paroles de son maître !

Magdeleine apparut en ce moment à sa fenêtre, elle sourit, envoya un gracieux baiser de la main à Marthe et lui dit : « Ne me gronde pas, sœur bien aimée ! Je sens que le Maître viendra aujourd'hui et Magdeleine mit sa main sur son cœur ; alors j'ai voulu apporter un peu plus de soin à ma modeste parure ; je descends, Marthe, et veux t'aider dans tes apprêts pour recevoir Jésus !

— Ainsi, tu es donc avertie également de sa venue, toi ?

— Je pressens la visite du Maître à une sensation toute spéciale au cœur ! Mais j'accours, Marthe, et tu me diras quelle est la personne qui, comme moi, a été mystérieusement prévenue de la visite de Jésus !

Marie-Magdeleine, d'un pas agile, descendit l'escalier et se trouva bientôt sous la pergole de verdure, sous laquelle sa sœur, un grand linge de toile blanche recouvrant presque entièrement sa tunique, relevait ses longues manches, qu'elle fixait bien au dessus des coudes avec une agrafe. Marthe était ainsi prête à travailler la farine pour faire la pâte de ses gâteaux ; mais curieuse de se faire mieux expliquer par sa sœur la sensation qui l'avertissait aussi bien, quoique d'une manière différente que Lazare, de la prochaine présence du Maître, elle était venue au devant de sa cadette sous la pergole de verdure, afin que la servante qui venait d'entrer dans une pièce du rez-de-chaussée, à la fois cuisine et salle à manger de la famille, n'entendit pas leur conversation !

Magdeleine était un peu plus grande que sa sœur et lui ressemblait aussi peu de visage que de caractère et aussi d'intelligence ; non que Marthe fût sotte ; loin de là, car elle jouissait d'un rare bon sens, d'un cœur pur, capable de tous les dévouements. Un peu d'entêtement se mêlait à ses convictions religieuses ; le fanatisme avait prise dans l'âme ardente de Marthe, qui ne se rendait que lentement à une évidence nouvellement perçue par son intellect ; mais une fois acceptée, sa conviction se cristallisait en elle ; c'était d'une difficulté extrême de lui faire modifier ses vues sur quelqu'un ou sur quelques points de doctrine. Marthe et Lazare avaient de grandes affinités entre eux. Magdeleine était pour son frère et sa sœur une *Excentrique*, c'est-à-dire une âme en dehors de leur cercle spirituel ; ils l'aimaient sincèrement, mais ils s'étonnaient parfois qu'elle fût leur sœur, tant les divergences étaient nombreuses dans leur manière de juger les gens et les choses, ainsi que de se conduire dans la vie ordinaire.

Depuis que le jeune Prophète avait touché le cœur et subjugué l'intelligence de leur cadette, Lazare et Marthe étaient bien heureux du retour de Magdeleine à une vie plus familiale et plus conforme à leur position sociale.

Présentons à nos lecteurs le portrait de la jeune sœur de Lazare, le *ressuscité*, tel que notre vision de clairvoyante nous le montre en cet instant, où elle vient de s'approcher de Marthe.

Magdeleine présentait le type israélite dans toute sa beauté, la belle blonde à la luxuriante chevelure cendrée possédait un teint mat d'ivoire légèrement jauni ; la peau d'une extrême finesse semblait transparente, tant elle laissait voir ses fines veines bleues ; le rouge carminé des lèvres sensuelles et l'incarnat des joues donnaient un grand éclat à sa belle tête, d'un parfait ovale. Ce qui rendait inoubliable la rare beauté de Marie Magdeleine, c'étaient ses yeux châtain foncés, grands, bien fendus et légèrement relevés vers les tempes ; de longs cils recourbés en voilaient parfois l'éclat singulier et fascinateur ; le nez aquilin, sans exagération, achevait de donner à ce beau visage une grande distinction.

La taille svelte, la démarche gracieuse de l'adoratrice de Jésus, faisaient de cette jeune femme, alors âgée de 27 ans, une charmeresse irrésistible à première vue.

Ce jour-là, Magdeleine portait un vêtement ample en tissu de lin très fin couleur de brique ; une grecque brodée de même nuance mais plus foncée formait bordure autour de la tunique. Une sorte de péplum en laine blanche (sorte de barège), mais fort souple, une mousseline de laine, dirions-nous aujourd'hui, recouvrait son buste, laissant libre son cou rond et blanc, qu'ornait un collier de corail ; ses bras d'une admirable beauté n'étaient découverts que jusqu'aux coudes et d'un seul côté par le coquet relèvement du péplum vers les épaules. La coiffure de la jeune femme à laquelle la petite suivante Jésabeth venait de dire qu'il lui était interdit de toucher, était un œuvre d'art véritable. Les cheveux de Magdeleine étaient si longs et si abondants qu'il n'y avait que deux manières pour la jeune femme d'en supporter le poids, les laisser tomber autour de sa personne on les enrouler en longues nattes autour et au dessus de sa tête. C'est de cette dernière manière qu'elle s'était coiffée, ce matin-là ; ensuite elle avait enroulé une sorte de turban au dessus de ses nattes ; celui-ci était en gaze de soie très brillante avec de fines rayures pourpre, ce qui harmonisait la coiffure et la tunique et le corail du collier et des bracelets. Magdeleine avait chaussé ses petits pieds blancs d'une forme irréprochable, de sandales de cuir de chèvre rouge attachées aux bas de ses jambes, selon la mode du temps par des rubans rouges et or.

— Comme tu es élégante ce matin ma sœur, lui dit son aînée en l'embrassant tendrement ! Tu viens de me dire que c'est pour le Maître que tu as soigné ta parure ; tu sais bien Magdeleine que Jésus préfère au luxe, la simplicité ! Mais quel odorant parfum exhale toute ta personne.

— C'est pour être agréable à notre hôte divin, que je me suis ointe du

parfum qu'il m'a dit un jour odoré avec plaisir et comme j'aime aussi ce doux et pénétrant parfum, cette similitude de goût avec l'ami de notre frère m'a impressionnée assez, pour que j'y ai réfléchi longtemps.

— Perdre ton temps à réfléchir sur le goût d'un parfum particulier entre deux personnes !... Qu'y a-t-il là de si extraordinaire ? Cela vaut-il une profonde méditation ! Tiens, tu ne renonceras donc jamais à tes singularités, ma sœur ?

— Il y a un rapport plus grand que tu ne crois, Marthe entre l'appréciation, la compréhension d'un parfum et l'âme de l'homme. Or, comme Jésus préfère comme moi, celui que je choisis de préférence à tout autre, j'en ai conclu que mon âme, bien que pécheresse et indigne de toute comparaison avec celle du Sauveur, devait cependant, par une infiniment petite vibration, s'harmoniser, au moins par un fugitif contact, avec le vêtement de lumière du Messie (1).

— Tu es subtile et trop savante pour moi, Magdeleine, ta conversation est pleine de mystères pour moi ; mais si ton esprit est souvent lettre close pour moi, je comprends par le cœur et je t'aime chaque jour davantage, depuis que ton orgueil superbe, ta vie folle et capricieuse ont fait place à la douceur, à l'humilité, au respect des lois religieuses.

Magdeleine sourit, elle entoura câlinement le cou de sa sœur attira sa tête brune et la baisa longuement au front : « Quel miracle est impossible au divin Jésus ! » dit-elle.

— En effet reprit Marthe : au premier regard que le Maître a jeté sur toi, ta conversion a été opérée. »

— Mais à propos dit Marie, dis-moi qui a été ainsi que moi averti de la visite de Jésus ?

— Notre frère Lazare a vu sans doute un ange, il vient de me dire tout à l'heure que, certain de la venue du Sauveur, il allait au devant de lui !... Est-ce un blanc messager du ciel, qui t'a également prévenue, ma sœur ?

— Je te l'ai déjà dit Marthe, c'est par une sensation, d'une douceur infinie au cœur, que je sais que je vais voir bientôt Jésus !

Marthe faisait de grands efforts pour comprendre : *une sensation au cœur* ! Mais explique-toi si c'est possible plus clairement pour mon cerveau peu compréhensif ! ce dont je me sens bien humiliée, va !

— Il est des choses que l'âme perçoit et pour lesquelles il n'existe pas de mots dans les langues humaines !

... Peut-être qu'un son musical un parfum, pourraient, sinon les expliquer, au moins en transmettre la perception, une perception suffisante pour te

(1) Cette expression « vêtement de lumière » signifie que l'*aura* ou *fluide aithérique* qui entourait Jésus était si lumineuse qu'elle l'enveloppait comme d'un *vêtement lumineux*.

faire mieux saisir ma pensée. Je matérialiserai cette perception... Je l'appellerai un contact d'âme qui se répercute dans le cœur : organe de la vie !

Marthe attristée secouait mélancoliquement la tête :

— Hélas ! dit-elle, et moi qui aime tant le Maître, qui donnerais avec joie mon sang pour confesser sa Doctrine, j'ignore ces appels, ces avertissements pleins de charmes mystérieux, que toi et Lazare connaissez chacun à votre manière !

Et ce disant, Marthe leva vers le ciel, ses yeux pleins de larmes !...

— Tu méconnaiss, chère sœur chérie, lui dit Marie, les dons précieux dont le ciel t'a comblée et que le Maître apprécie. — Ton amour pour lui est sans mélange, ton dévouement sans limite. Tu aimes Jésus, pour lui d'abord, pour sa mission et sa Doctrine ensuite. Tu songes au bien-être, à la sûreté de Jésus, lorsqu'il est sous notre toit, aussi bien qu'ailleurs. Tu te privas du bonheur de l'écouter parler pour t'occuper de le recevoir de ton mieux ; ta sollicitude pour le Maître ne se détourne jamais de lui ; tu n'as que ce but unique. Après, tu songes à Lazare et à moi !... Et à toi jamais !... Femme admirablement dévouée, Jésus ne serait par le Messie, s'il ne rendait justice à tes vertus !... Mais, sans doute, il faut pour que tu puisses marcher vaillamment dans la voie, que tu ignores encore quelque temps l'ivresse de célestes contacts, dont je te parle !...

Les deux servantes du Christ se jetèrent dans les bras l'une de l'autre ; elles venaient, dans un éclair de supérieure compréhension, de reconnaître leur état d'âme respectif.

Magdeleine eut un tressaillement ; elle se retourna vers la colline, mit sa petite main en abat-jour au-dessus de ses yeux qu'aveuglait un soleil radieux, et elle s'écria soudain :

— Les voilà ! les voilà ! Lazare et Jésus ! Il y a également deux disciples ; vont-ils aussi l'accompagner chez nous ? Tant mieux ! Mais non, voilà que le Sauveur leur fait un signe d'adieu... Ils le quittent et Lazare reste seul avec le Maître... Celui-ci s'arrête, il essuie son front... Il doit avoir beaucoup marché... Cher Maître, tu ne sais où reposer ta tête ; ils te traquent, les Prêtres, les Pharisiens jaloux, dont tu viens démasquer la fourberie et le mensonge ! Ah ! Maître bien-aimé, toi que les Anges voudraient servir à genoux, te revêtant de la livrée humaine, tu es en butte aux loups et aux chacals de la Synagogue !

Marie-Magdeleine parlait encore, que Marthe se trouvait déjà dans la cuisine donnant des ordres à la servante Mirdac et réunissant dans un large bassin de cuivre reluisant de propreté, divers ingrédients qui devaient entrer dans la fabrication de ses gâteaux au miel.

La belle Juive, dont le sein palpitant soulevait la souple étoffe de laine blanche, continuait à suivre des yeux Jésus et son frère qui tous deux mar-

chaient à pas lents: le Maître pour ménager les pas chancelants du disciple.

Le Sauveur, pour accélérer le moins possible la descente de son compagnon dans le sentier pierreux, s'arrêtait par instant pour toucher, comme pour s'y appuyer, l'épaule du ressuscité et lui infiltrer ainsi, à son insu, de la vitalité, le *vitaliser*, par son puissant magnétisme !

Marie ne perdait de vue aucun des gestes de Jésus, et elle les comprenait tous !...

Aussi, émue et reconnaissante, s'élevait-il de son âme une admiration adoratrice pour le Dieu qu'elle reconnaissait bien sous son humble incognito ! Et Magdeleine ne pouvait cesser de regarder toujours les deux formes, qui descendaient à petits pas, le sentier blanc et qui se détachaient sur le profond azur de l'horizon sans nuage.

Une maigre plantation d'oliviers rabougris déroba un instant les deux hommes à la contemplation de Marie ; aussi revint-elle à la réalité ; elle se dit que le cher voyageur allait arriver harassé de fatigue sans doute, et l'heure du repas étant encore éloignée, il fallait lui offrir des rafraîchissements, préparer un bassin pour laver ses pieds de la poussière de la route. — Magdeleine, vive comme l'oiseau, s'élança dans la cour, prit le plus grand des bassins suspendu auprès du puits et destiné à cet usage. Elle puisa ensuite de l'eau, remplit le bassin, y jeta une poignée de sel odorant, de romarin dont l'action était des plus bienfaisantes pour adoucir, aux portions sensibles des pieds, l'échauffement de la marche ; enfin Magdeleine porta le bassin en plein soleil, au devant de la maison, afin que l'eau glacée du puits profond pût s'atténuer suffisamment pour ne point congestionner le voyageur.

Ensuite Marie fut au cellier, dans lequel on tenait en réserve des cruches de terre cuite très poreuse ; cette porosité donnait au liquide qu'elles contenaient une grande fraîcheur. — Sur la table rustique, la jeune et jolie femme disposa de larges feuilles de vigne, au-dessus desquelles elle posa des coupes de bois sculpté, dont les bords étaient cerclés en argent ; ce sertissage ayant pour but d'empêcher la rugosité du bois d'effleurer les lèvres du buveur. Marie eût soin aussi de jeter sur les cruches un linge de toile mouillé et de prendre à l'énorme figuier qui se trouvait dans l'angle même de la maison, dont-il abritait une grande partie du mur latéral, de grosses figues, fleurs à moitié entr'ouvertes par qui laissaient s'écouler de leur chair rouge, sucrée et parfumée, des larmes de sirop. — Ces fruits furent placés par Marie dans un petit plat d'argent, qu'elle était allée chercher dans sa chambre. La jeune femme tremblait légèrement en y déposant les figues, car elle savait que Jésus méprisait le luxe ; ensuite ce plat, chef-d'œuvre d'orfèvrerie était le seul souvenir que la pécheresse eût conservé du seul amant qu'elle eût aimé et qui fût certainement devenu son époux, sans une mort prématurée et accidentelle !

— Le Maître, à qui rien n'est caché, pensait-elle, ne me blâmera-t-il pas silencieusement d'oser employer pour son usage, un souvenir qui m'est encore cher, malgré mon unique amour pour lui?... Si j'allais l'offenser par cette seule pensée ? lui le Maître adoré !

Et Magdeleine hésitait à déposer le plat sur la table !... Cependant, si le Seigneur touche de sa main ce plat d'argent, il en purifiera le souvenir ; il transposera pour moi son image à celle de Sentorius, le noble Romain, de l'Initié aux *Mystères* d'Apollon qui a ouvert à mon âme un horizon intellectuel moins étroit que celui de nos docteurs de la Loi !

A ce moment, Magdeleine ferma ses beaux yeux, elle regarda intuitivement en elle-même sur le miroir de son mental ; puis elle attendit quelques instants, quelques secondes à peine et l'oracle intérieur répondit par une image symbolique, ainsi qu'elle fait d'ordinaire, pour qui comprend et sait interpréter ce langage silencieux et mystérieux.

Marie aperçut en miniature le plat d'argent qu'elle tenait dans sa main tremblante ; il était posé sur une petite motte de terre. Tout à coup, il s'éleva au tour du plat des touffes d'une puissante végétation. Les feuilles grandirent instantanément et le souvenir de Sentorius fut complètement recouvert.

— Ah ! voilà, se dit Marie, je puis garder le souvenir, le sanctifier sans le perdre ! Le changement survenu dans mon âme est symbolisé par cette prodigieuse végétation recouvrant tout de son exubérante puissance ; ceci, c'est mon ardent amour pour le doux Nazaréen !... Et son cœur battit et s'emplit d'une douce chaleur qui fit briller des éclairs de flamme dans ses grands yeux passionnés !...

Le Seigneur et son compagnon avaient descendu la côte ; ils marchaient maintenant d'un pas plus rapide et bientôt ils furent rendus sous la pergole de verdure, où Marthe, qui avait rejeté le linge blanc qui entourait d'un abri protecteur ses vêtements, vint se joindre à sa sœur pour recevoir leur hôte divin !

Marthe et Magdeleine avaient mis un genou en terre et avaient croisé leurs bras sur la poitrine et incliné leur tête jusqu'à terre.

Magdeleine sentit tout son être frémir dans son acte d'adoration. Marthe sentait dans son âme un désir immense de se dévouer au Seigneur !

— Que la paix soit avec vous, Brebis du troupeau qui resterez fidèles au Berger, après comme avant son dernier sacrifice ; relevez-vous, mes sœurs, vos sentiments d'affection, votre désir de dévouer vos âmes au service et à la propagation de la Vérité, sont une consolation pour mon cœur que l'ingratitude et la méchanceté des hommes font chaque jour saigner !

Oh ! que la femme est secourable et douce, ajouta en soupirant Jésus !

Les deux sœurs se relevèrent ; Marthe laissa le Maître à son frère et à

Marie et de nouveau se rendit à ses soins culinaires... N'était-ce pas travailler pour lui le Maître vénéré !...

Magdeleine fit asseoir le Sauveur sur un banc de bois, qu'elle avait recouvert d'un tapis, puis elle approcha le bassin, dont l'eau s'était légèrement tiédie ; elle dénoua les sandales du Seigneur et lui lava les pieds, les essuyant ensuite avec délicatesse avec une fine toile, qu'elle réservait exclusivement à cet usage.

(*A suivre*).

M. A. B.

THÉORIE DE LA RÉINCARNATION

SES DÉFENSEURS ET SES DÉTRACTEURS

(*Suite de la controverse*)

(Voir la *Revue* de février 1901).

Les Gètes. — Les Gètes, peuple scythes de l'ancienne Europe Sud-orientale, croyaient nous dit Hérodote, que l'homme ne meurt pas, mais qu'en quittant cette vie il va trouver Zamolxis (le Tis ou l'Odin des Scandinaves).

Les Celtes. — Comme les Gètes, les Celtes croyaient que les morts revenaient à la vie pour être immortels ; ils croyaient à la résurrection, mais à la résurrection dans un monde supérieur. Le poète Lucain qui avait été élevé au milieu des Celtes, s'adressant aux Druides, dans sa *Pharsale*, dit (lib. I) : « S'il faut vous en croire, les âmes ne descendent pas dans le séjour des ténèbres et du silence, ni dans l'empire souterrain de Pluton. Vous dites (je ne sais si vous en avez quelque certitude), que le même Esprit anime « le corps dans un autre monde et que la mort est le milieu d'une longue vie. »

Qu'est-ce que peut signifier un tel passage ? dit Piérart (*Revue spiritualiste*, VI, 19) si ce n'est que la mort était une interruption passagère dans les phases de l'éternelle vie, un relais dans le sens « des métempsycoses progressives », que chacun devait connaître après l'expiation des fautes de l'existence matérielle.

Selon une ancienne légende des Celtes, les âmes étaient portées dans « l'île des Bienheureux », c'est-à-dire la Grande Bretagne, par certains habitants de la côte (Procopé-Goths. Lib. IV. cap. 20, p. 702). Sujets aux Francs, ils ne leur payent aucun tribut, ils prétendent en avoir été déchargés parce qu'ils sont obligés de conduire tour à tour les âmes.

Les Gaulois. — Les morts, d'après les Gaulois ne revenaient donc point habiter de nouveaux corps dans le monde qu'ils avaient quitté. Ils prenaient leur essor vers d'autres régions et à ceux qui en douteraient, nous pouvons opposer l'autorité de Procope (historien grec, secrétaire de Sélizaine). La croyance en « l'île des Bienheureux » qu'ils plaçaient à l'occident des Gaules, avait pénétré de bonne heure chez les Romains et les Grecs.

Démosthène dit (*Orat. funèbr.*) que selon la plus ancienne doctrine, les âmes étaient transportées dans « l'île des Bienheureux ». C'est aussi là que Lucien (*Hist. lib. II*) place entre autres héros, les deux Cyrus, Zamolxis, et Anacharsis, philosophes scythes ; et l'on voit par Hésiode, Homère Euripide, Plutarque et Dion Cassius, etc... que l'on s'accordait à placer ces îles dans l'Océan Atlantique, à l'occident de la Gaule.

Les Druides, pas plus que Pythagore, n'admettaient un retour des âmes dans la matière, pour expier les fautes d'une vie matérielle antérieure.

Les Druides. — Selon les Druides, l'âme du défunt va revêtir un nouveau corps dans une autresphère, mais non sur la terre. (Lucain, *Pharsial. Lib. 1, V. 454* etc...).

Les anciens croyaient que les Esprits ne restaient pas dans un état permanent ; ils étaient libres et devaient par conséquent, expier les fautes qu'ils avaient commises. C'est ce qu'enseigne Empédocle (*Plut. Traité d'Isis et d'Osiris*, Ricard, traduc. tome V, 344), qui ajoute qu'après le temps de leur punition ils recouvrent de rechef le lieu, le rang et l'élat qui leur est propre, selon leur nature. C'était une opinion générale que les êtres spirituels pouvaient mériter de passer d'un rang moins élevé dans un ordre supérieur.

Pythagore. — On voit par Diodore de Sicile (*Fragments V. 212*) que si Pythagore établissait un retour des âmes de même que les Gaulois, il ne les faisait revenir qu'après un certain temps ; au bout d'un nombre déterminé d'années pendant lesquelles chacun recevait auprès des mânes, la peine ou la récompense qu'il avait méritée (Saint Clément d'Alexandrie, dans ses *Stromates*, lib. IV). Ce philosophe ne croyait donc pas que les corps circulaient perpétuellement d'un corps à l'autre. Il appelait ce retour non pas une métempsycose, mais une palingénésie, une nouvelle naissance : ce qui insinue que c'était le même homme qui renaissait dans un état plus parfait. (Dalai Lama de Bouddha, avec souvenir du passé même dans l'enfance).

Pythagore ne croyait donc pas que l'âme revenait dans la matière terrestre pour expier une vie antérieure, comme Allan Kardec et les Indiens ; son opinion, si l'on s'en rapporte aux auteurs précités, aurait été au contraire dans le sens des métempsycoses progressives, après une expiation préalable à l'état spirituel, lequel est, en effet, la vie normale de l'homme.

Origène. — Puisque les diversités qui se découvrent à la naissance, sont le résultat des diversités antérieures, en vertu du même principe, les diversités qui existent à l'instant de la mort, doivent devenir postérieurement la source de diversités correspondantes. De plus, comme du ciel primitif à la terre, il y a plusieurs échelons, réciproquement, pour remonter de la terre, à cette sublime patrie, il doit y en avoir plusieurs aussi. Puisqu'il y a constamment harmonie entre le mérite de l'âme et les conditions physiques dans lesquelles elle est assujettie à vivre, il s'ensuit qu'à chacun des degrés

par lesquels elle effectue son laborieux retour règnent des modes d'organisation différents. Au sortir de la terre s'ouvre donc, à travers l'univers, une multitude de routes diverses entre lesquelles sont répartis les hommes, d'après l'état dans lequel ils se trouvent à l'heure de leur départ et sur lesquelles ils poursuivent, en passant d'une station à l'autre, toujours avec des corps d'une constitution nouvelle, l'accomplissement de leur destinée infinie. C'est là, dit Jean Reynaud, le sens de la résurrection d'Origène, et je vais achever de le démontrer par le témoignage exprès de ses écrits. « Dans ses commentaires sur saint Mathieu, arrivant à cette parole de Jésus que les élus seront rassemblés par les anges, depuis les sommets des cieux jusqu'à leurs extrémités, il relève la valeur de cette opposition et de ce pluriel. « En effet, dit-il, il existe dans chaque ciel le commencement et l'extrémité, c'est-à-dire la fin d'une initiation particulière à ce ciel. Ainsi après l'entretien qui a eu lieu sur la terre, l'homme arrive à l'entretien d'un autre ciel et à la perfection qui s'y trouve. Delà, il embrasse un second entretien dans un second ciel et la perfection correspondante. De là un troisième entretien, dans un troisième ciel et encore une autre perfection. En un mot, il faut comprendre qu'il y a les commencements et les extrémités, c'est-à-dire les perfections d'une multitude d'entretiens différents relatifs à une multitude de cieux, et que c'est en les prenant dans les commencements et les extrémités qui se trouvent dans tous ces cieux que Dieu réunira ses élus.

Charles Bonnet. — Il est impossible de mieux concevoir la grandeur de l'Univers et du plan de la création que ne l'a fait ce profond penseur, l'auteur de la palingénésie philosophique ; ni de décrire plus finement et plus analytiquement les conditions de la vie future réservée à l'homme.

« Il y a, dit-il, sur la terre, parmi les hommes, une diversité presque infinie de dons, de talents, de connaissances, d'inclinations, etc. L'échelle de l'humanité s'élève par une suite innombrable d'échelons de l'homme brut à l'homme pensant ! Cette progression continuera sans doute dans la vie à venir, et y conservera les mêmes rapports essentiels ; je veux dire que les progrès que nous aurons faits ici-bas dans la connaissance et dans la vertu détermineront le point d'où nous commencerons à partir dans l'autre vie et la place que nous y occuperons. Quel puissant motif pour nous exciter à accroître sans cesse notre connaissance et notre vertu. Il y aura donc un flux perpétuel de tous les individus de l'humanité vers une plus grande perfection ou un plus grand bonheur ; car un degré de perfection acquis conduira par lui-même à un autre degré, et parce que la distance du créé à l'incrée, du fini à l'infini, est infinie, ils tendront continuellement vers la suprême perfection sans jamais y atteindre. »

André Pezzani. — L'auteur de « la pluralité des existences de l'âme » dans sa profession de foi, nous dit :

« Je rejette tout système de métempsycose terrestre, qui lierait éternellement l'âme à des corps humains, sans cesse renouvelés. Car, dans ce système aussi, la personnalité disparaît avec l'absence perpétuelle du souvenir. Le sentiment de l'identité s'efface, puisqu'il y aurait à chaque fois anéantissement de l'être ancien et formation d'un être nouveau; l'essence serait identique, mais on n'aurait pas conscience de cette identité. D'un autre côté, cette hypothèse n'ouvre pas un champ assez indéfini aux châtiments et aux récompenses. Enfin, elle a ce résultat, que toutes nos affections sont détruites par la mort, dès que nous ne devons jamais reconnaître ceux que nous avons aimés. »

Le Baron de Guldénstubbé n'est pas moins catégorique dans ses vues et son appréciation sur le dogme de la réincarnation.

« De nos jours, écrit-il, les manifestations des Esprits supérieurs en Amérique et en Europe sont, en général, opposées aux réincarnations. L'histoire si considérable des lieux hantés, des âmes en peine qui demandent ou des prières, ou qu'on répare les torts qu'elles ont faits de leur vivant ici-bas, en est une preuve bien supérieure aux dictées de certains médiums imbus du Credo d'Allan Kardec en France. »

Hudson Tuttle. — Le grand Inspiré des Etats-Unis d'Amérique ayant été interrogé sur l'origine de l'esprit et du moment de son incarnation dans la forme physique, a donné la réponse suivante :

« S'il existe un esprit immortel dont le cours est mesuré par le temps ou l'éternité — comme on ne peut aller au-delà du domaine de la loi — (celui par lequel nous entendons l'ordre établi de causes et d'effets) — son commencement doit dater de l'époque de la formation du corps. L'histoire du développement du germe est en parfait rapport avec celle de l'esprit. Si les parents sont doués d'un esprit immortel aussi bien que d'un corps immortel dès lors, tandis que les organes entretiennent l'être corporel, leur nature spirituelle doit, dans une égale mesure, entretenir l'être spirituel et la croissance des deux natures doit être semblable, car l'une et l'autre sont nourries par la mère. Les deux formes mûrissent ensemble; l'une pénétrant l'autre et en étant la copie exacte. Telle est l'extension de la théorie de l'évolution dans le domaine de l'esprit, et comme cela saute aux yeux, elle est en antagonisme direct avec le dogme de la réincarnation. L'une est la règle de la loi, l'autre celle du miracle.

D'autre part, le spiritualisme est non seulement incompatible, mais inadmissible avec la théorie de la réincarnation en ce que cette dernière sape les fondements de la première et rend illusoire et impossibles les communications des morts avec les vivants.

Pour clore cette liste d'écrivains et penseurs qui forment autorité dans le monde des spiritualistes, nous donnons ci-dessous communication d'un

message extrait d'une série de lettres émanant de l'esprit Iram Petersilea à son fils Carlyte Petersilea, — sur la réincarnation.

L'esprit ayant demandé à Jésus si le dogme de la réincarnation était fondé, Jésus répondit négativement. — « Tout cela est erroné, et ici dans notre assemblée, il se trouve encore des esprits qui sont esclaves des anciennes superstitions ». — Il me regarda ensuite avec ses grands yeux pleins d'amour et de pénétration, et ajouta : « Puis-je, moi, retourner encore à la terre et y renaître sous la forme d'un enfant ? Pourrais-je donc perdre la sagesse que j'ai acquise avec tout mon pouvoir spirituel ? Assurément ma vie terrestre doit avoir été vaine, s'il faut que je devienne de nouveau enfant et passe par tous les âges jusqu'à celui de la virilité ; de plus, quel bien cela pourrait-il me faire ? La terre est grossière et rudimentaire, tandis que le monde céleste est plein de sagesse, de gaieté, de beauté et de bonté. Je puis apprendre ici, plus en un jour de la vie terrestre qu'en un an et même qu'en un siècle, mais, à part tout cela : Quand un être immortel est une fois développé hors de son germe, il lui est totalement impossible de rétrograder ; aucune entité développée ne peut jamais redevenir une entité non développée. Les lois naturelles jamais n'opèrent de cette manière. Les formes tendent toujours à s'élever, mais elles sont invariablement nouvelles et ne sont pas des formes faites d'anciennes. »

On dit sur terre qu'il y a des mortels qui se souviennent d'une réincarnation antérieure. — « Ils se trompent », répliqua Jésus. « Un ou plusieurs esprits les tiennent sous leur domination, et c'est le souvenir de ces esprits qui est empreint sur l'intelligence de ces sensitifs et non le souvenir du sensitif lui-même. Les enfants sont surtout susceptibles de tels souvenirs spécieux, car les enfants impressionnables se laisse facilement influencer.

« Je n'étais qu'un enfant de douze ans quand des esprits se servirent de de mon cerveau pour confondre les sages dans le temple. Tout ce que les esprits auraient voulu dire, ils auraient pu le faire par mon intermédiaire, à cet âge peu avancé où mon intelligence était incapable de comprendre ce que murmuraient mes lèvres ».

REINCARNATION ET SCIENCE

QUESTION IMPORTANTE MISE DANS LA BALANCE

PAR LE PHILOSOPHE DE LA CALIFORNIE

M. CHARLES DAWBARN

Le nom du P^r Dawbarn n'est pas inconnu pour les lecteurs de la *Revue Spirite* qui ont eu déjà, dans une autre circonstance, quand nous avons traité la question des communications des morts avec les vivants, au point de vue de la théorie des vibrations, l'occasion d'apprécier l'étendue des vues du grand philosophe et la solidité de sa logique. Il ne sera donc pas sans intérêt pour eux de savoir ce qu'il pense du dogme de la réincarnation.

« Un grand nombre de spiritualistes européens croient à la théorie de la réincarnation, telle qu'elle est enseignée par Allan Kardec. Au contraire, très peu de spiritualistes américains acceptent cet enseignement. Cependant plusieurs médiums américains distingués et hautement estimés maintiennent que la réincarnation est une vérité basée sur des lois naturelles. Je crois qu'ils établissent une distinction entre la réincarnation telle que les Français la conçoivent et ce qu'on entend par ré-incorporation. Mais pour le but que je me propose, il n'est d'aucune utilité que je cherche à faire ressortir la différence microscopique qui existe entre les deux, ni à analyser la différence entre la croyance des théosophes et celle de tels spiritualistes qui acceptent la doctrine.

« Nous constatons que le spiritualiste, qui est croyant, a reçu cet enseignement de certains esprits qui proclament et soutiennent le dogme par leur intermédiaire. Si tous les esprits qui se communiquent étaient d'accord en affirmant, selon les connaissances qu'ils ont acquises, que la réincarnation est une vérité, il y aurait certes lieu de faire un examen sérieux d'un fait aussi naturel. Mais, quand on voit que la grande majorité des médiums américains contredisent les assertions de leurs confrères européens, il devient sage dès lors d'ignorer les révélations faites de part et d'autre. L'investigateur prudent préférera établir sa croyance sur les faits qui sont à sa disposition et qu'il a acquis pendant sa vie terrestre.

LES MAHATMAS MYSTÉRIEUX

« Nos confrères en théosophie ont soutenu cette thèse à un autre point de vue que les spiritualistes, mais également opposés à ce qu'on peut appeler le sens commun de notre vie de chaque jour, Leurs mystérieux mahatmas ne sont tout au plus, qu'une quantité inconnue, quand il est utile de recueillir les preuves de la réincarnation. Leurs chefs nous imposent leurs croyances à l'aide desquelles ils prétendent pouvoir rendre compte des mystères de la vie, d'une manière claire et attrayante. Mais nous trouvons, qu'en lisant ou écoutant, leurs notions et leur foi ne sont réellement basées que sur ce qu'ils jugent être le plus juste et le plus convenable, suivant les circonstances. En d'autres termes, s'étant décidés de ce qu'ils feraient s'ils tenaient en mains les rênes du gouvernement de l'univers, ils prétendent que tel est le plan de la nature, et avec l'aide d'une imagination cultivée et issue de génération sans nombre d'Hindous, ils divisent le temps en périodes indéterminées, et l'espace lui-même en segments dans et sur lesquels la comédie de la Réincarnation peut amuser et intéresser les dieux pour toujours.

Ainsi donc, l'homme d'aujourd'hui, qui désire étudier le passé, le présent et le futur de la vie humaine doit, avant tout, refuser de se laisser influencer

par ce que lui affirmera l'esprit ; de plus, il reconnaitra qu'il ne peut espérer trouver de secours raisonnable chez les Mahatmas et les chefs de la théosophie. »

ÉTUDE DE RÉINCARNATION

« Le spiritualisme moderne a démontré aux croyants le retour des esprits, et par suite l'immortalité de l'homme. Il est évident que tout ce qui va au-delà de cette limite doit être acquis par un travail dur, résultant dans un assemblage de faits qui peuvent être prouvés et certifiés dans les écoles et les laboratoires de la vie de tous les jours. L'étudiant qui aspire à développer ce qu'il a de plus élevé en lui ne tarde pas à découvrir que ce n'est ni le physique ni l'intellectuel. Il est vrai que l'un et l'autre exigent un examen minutieux, mais la sagesse veut qu'ils soient mis en harmonie avec les facultés de l'esprit, ce que les savants commencent à admettre et reconnaissent sous le nom de l'homme inconscient ou subliminal. Ainsi donc, quand je désire examiner et étudier la réincarnation, je ne rencontre d'assistance, ni dans le spiritualisme, ni dans le savoir des Mahatmas, apporté des déserts asiatiques. Il faut donc que je me tourne du côté des faits naturels que l'homme de science a recueillis pour moi et alors je suis autorisé à en déduire mes propres conclusions. Néanmoins, il peut se faire que son fait soit une vérité et que ma déduction soit une erreur ; car la déduction n'est qu'une théorie admise jusqu'à ce qu'elle soit reconnue fausse. Voici maintenant quelle est ma position. Je me propose de prendre certains faits naturels, et d'en déduire le passé, le présent et l'avenir de l'homme. J'espère en savoir plus dans l'avenir qu'aujourd'hui, à moins que ma croyance actuelle ne soit en harmonie avec mes connaissances futures, je veux la bannir pour ne m'attacher qu'à une plus pure vérité. C'est ce que je conseille de faire aussi à l'investigateur sérieux, s'il veut parvenir à se faire une opinion précise et intelligente sur ce sujet mystérieux ; bien que je n'aie nulle intention de l'engager à partager mes convictions, mais j'ai le désir de lui montrer certains faits dans la nature à l'aide desquels il pourra former sa propre opinion ».

AUCUNE LIGNE DE DÉMARCATIION

« L'homme de science a à sa disposition deux instruments puissants, le télescope et le microscope qui lui permettent d'examiner et d'étudier ce qui est éloigné et en dehors de la portée de ses sens. Pour notre sujet actuel, nous lui demanderons de nous dire ce qu'il découvre dans ses recherches au milieu des infiniment petits. Or, de même qu'il est impossible de reconnaître de ligne de démarcation entre l'animal, le végétal et le minéral, de même la division primitive entre l'organique et l'inorganique est tombée en désuétude.

« L'intelligence — la force — la matière, l'inséparable et unique « Trois dans un », sont, autant qu'il est capable d'en juger, le véritable « Tout dans Tout » de l'univers. Il sépare la molécule de la molécule, examinant les effets produits par l'extrême chaleur ou froid et réduit enfin le corps solide en vapeur, et puis en corps invisible. Il la tient encore en son pouvoir ; il se peut qu'il ne la voie pas, mais pourtant il peut encore la peser et la mesurer. Ainsi, il constate la limite de sa force. Ce merveilleux « trois dans un » rit de ses chétifs efforts, et demeure exactement ce qu'il était quand il a commencé ses investigations et ses expériences ; excepté qu'il a changé la forme de ses manifestations. Chaque particule y est restée la même, excepté dans ses rapports avec d'autres particules. Il se trouve en présence de l'éternel. Il peut en mesurer et peser une partie quoique le tout infini soit aussi loin de sa compréhension que jamais. Il nous dira que ce qu'il nomme « loi » règne ; ce qui signifie qu'il ne peut jamais se soustraire à l'effet d'intelligence agissant sur la matière au moyen de la force. Chaque fois qu'il peut reproduire les mêmes conditions, « la loi » s'affirme de la même manière et c'est toujours par l'un ou l'autre des deux modes d'action. Cette particule mystérieuse et indestructible est toujours attirée ou repoussée par une de ses plus proches voisines. Le savant est bien convaincu qu'il ne s'est jamais trouvé en face de la particule finale et qu'il ne le pourra jamais. C'est un assemblage de particules semblables que l'homme de science examine et qu'il nomme molécule, et c'est sur elles qu'il fait ses expériences. La portion de l'univers qui est à la portée de son télescope et de son microscope est composée de groupes de molécules ; mais la dernière demeure en dehors de sa conception. Il a appris, toutefois, qu'elle se compose de matière, de force et d'intelligence ; ou s'il admet que la matière est une manifestation de force et d'intelligence, il peut considérer l'atome comme étant double au lieu de triple »,

ATTRACTION ET RÉPULSION

« Ses investigations l'ont ainsi conduit à faire un pas de plus. Chaque molécule est un groupe d'atomes qui s'attirent l'un l'autre. Ils font plus encore ; ils se repoussent aussi bien qu'ils s'attirent, c'est ce qui est démontré par les éléments. Il lui est loisible de réduire en vapeur et de séparer jusqu'à les rendre invisibles tels groupes de molécules ; la force d'attraction persiste ; l'intelligence qui choisit ses semblables est aussi active que jamais. Ainsi, trouvant qu'il ne peut pas se défaire de cette loi, il déclare avoir découvert un « élément ». L'essence d'un élément est que sa puissance d'attraction est la manifestation prédominante de la force. Cependant, si quelque savant plus instruit parvenait quelque jours à dissoudre et à disséquer un élément après l'autre, il se trouverait encore face à face avec l'inséparable. Et c'est

cette particule inséparable, indestructible et par conséquent éternelle, qui est comprise sous le nom d'atome.

« Néanmoins, on peut prétendre savoir quelque chose de cet atome, bien qu'il doive rester toujours fictif dans l'esprit du savant. Il est obligé de lui reconnaître les attributs ou pouvoirs d'attraction et de répulsion ; c'est ce qu'il nomme « polarité ». Il est admis que les atomes diffèrent tous entre eux ; car c'est une loi de l'univers qui veut que rien dans la nature, pas même deux grains de sable ou deux feuilles de la forêt la plus dense, ne soit identiquement semblable. C'est en cela que nous trouvons l'éternel principe d'individualité, qui établit l'indépendance de formes. On peut donc considérer le chaos comme des atomes assoupis, flottant dans l'espace. Qu'on éveille ces atomes et l'œuvre de la création commence. La force qui les éveille est la grande cause première, inconnue mais toute puissante. A cette cause nous attribuons « l'infinité », et par conséquent l'incompréhensibilité. La théologie tout entière est basée sur des tentatives faites pour concevoir l'incompréhensible. C'est pourquoi, j'adore en silence ; toutefois, je me reconnais le droit d'investiguer ce en quoi l'intellect évolué de l'homme peut acquérir une puissance créatrice, quoique soumise, toujours et partout, aux limitations imposée, par la grande cause première à l'éternel atome. Cette limitation qui peut être nommée « ignorance de ce qui peut être connu », s'est arrogée la royauté divine depuis les siècles passés. Mais le temps est venu où ce genre de limitation a perdu ses titres et doit décliner son autorité ».

MYSTÉRIEUX PRINCIPE DE VIE

« Puisque notre étude actuelle est l'homme, nous avons pour nous guider dans nos investigations les vérités scientifiques. L'homme, le mortel, est facilement analysé. On enseigne dans nos écoles, aux enfants, les sels, les minéraux et les gaz dont il est composé. Mais il est également vrai qu'en dehors de ces substances il y a un principe de vie mystérieux appartenant à chaque atome séparé de l'organisme. Chacun d'eux semble venir, à son commandement, s'acquitter du travail spécial pour lequel il est adapté et s'en aller ensuite quand il se sent fatigué et peut-être épuisé. Mais dans son travail on reconnaît les qualités de force, d'intelligence et de matière lesquelles, ainsi que nous l'avons vu, sont inhérentes à chaque atome dans l'univers. Or, qui donc lui rend ce service, lui fait accomplir son devoir et l'oblige enfin à s'en aller ? Il suffit de se rappeler la toute-puissante loi « d'attraction et de répulsion » pour y trouver la réponse. Il arrive, parce que l'attraction domine ; aussi longtemps que la force d'attraction domine, il demeure, mais dès que la répulsion commence à exercer son contrôle, il est chassé de sa position, comme la comète l'est du soleil central. Mais la

force d'attraction à laquelle il est ainsi soumis est beaucoup plus puissante que celle exercée par la molécule, sa voisine.

« La pensée », est le pouvoir tout-puissant, lequel dès qu'elle s'éveille dans l'organisme humain s'arroe et garde le contrôle du bien ou du mal, aussi longtemps que la personnalité de l'état d'homme est conservée. Tout le monde sait que la pensée peut ou tuer ou guérir. Elle attire ou repousse ce qui lui est préjudiciable ou favorable, et l'atome obéit chaque fois à son appel ».

(A suivre).

Prof. C. MOUTONNIER.

DOULEUR.

O souffrance, ô douleur, problèmes de la vie !
Enigmes que le mal pose à tout être humain,
Sous votre joug sanglant notre terre asservie
Courbe le front plus bas qu'un esclave romain.

Je me suis demandé souvent si dans l'espace
Les mondes suspendus étaient inhabités,
Ou si leurs habitants avaient pu trouver grâce
Et fléchir la douleur dont nous sommes hantés.

Si vous souffrez aussi dans l'ombre et le mystère
O mondes inconnus ! ne vaudrait-il pas mieux
Que pas un être humain ne foule votre terre,
Que pas un œil humain ne contemple vos cieux ?

Les abîmes des mers pourraient suffire à peine
A contenir les pleurs par les hommes versés ;
Quel que soit le degré, le siège de leur peine,
O douleur, pour ta loi, ce n'est jamais assez !

Souffre donc, mendiant, de froid et de misère ;
Souffre, pauvre ouvrier, sous un rude travail,
De honte et de douleur, meurs donc, ô pauvre mère
Si ton fils a failli loin de ton doux bercail.

Souffre, toi dont le cœur est plus grand que la bourse,
Et ne peux soulager tous tes frères souffrants ;
Souffre, toi que la mort arrête dans ta course,
Et laisse abandonnés tes chers petits enfants.

Souffrez, pauvres parents qu'une guerre fatale
Prive de votre fils, esclave du devoir,
Et loin de ton pays, de ta terre natale,
Souffre, pauvre soldat, et meurs sans la revoir.

Souffre, pauvre mineur, dans ta sombre retraite,
Privé de l'air si pur et de la liberté,
Seul avec le danger suspendu sur ta tête,
Et l'ombre de la mort toujours à ton côté.

Souffrez quand l'aquilon emporte au loin la feuille,
Vous dont l'aimable enfant était tout l'avenir
Et qui, comme une fleur qu'un coup de vent effeuille
Vous a quittés un jour pour ne plus revenir.

.
.

Pourquoi toujours souffrir, avec un cœur qui tremble
Quand la terre est si belle et le ciel est si bleu,
Et quand chacun pourrait facilement, il semble,
Avoir sa part de joie au soleil du bon Dieu.

La rose toute en fleur que le zéphyr balance
Ne rend-elle donc pas hommage au Créateur?
Faut-il que le venin de la triste souffrance
Parvienne à la flétrir pour plaire à son auteur.

Faut-il donc que vers Dieu monte et monte sans cesse
Un concert de sanglots qui ne peut s'apaiser ?..
L'hymne d'un cœur joyeux, l'hymne de l'allégresse
Ne vaudrait-il donc pas le cri d'un cœur brisé !

Ah! Seigneur, Dieu si bon, la plainte douloureuse
De tous les malheureux qui souffrent ici-bas,
Ne trouble-t-elle pas la quiétude heureuse
Du ciel où retentit l'éternel hosannah!

Eh! quoi, quand l'univers, sous un joug inflexible,
Souffre, se plaint, pâlit et s'apprête à mourir
Pourrais-je un seul instant supposer insensible
Ce Dieu qui nous a faits et qui nous voit souffrir.

Non!.. Dieu me voit, m'entend, ma plainte déchirante
Est inscrite en son cœur comme en lettres de feu,
A travers le péril, à travers la tourmente,
Mon ancre de salut, mon refuge est en Dieu !

Oui, Dieu m'aime! et c'est là l'espérance suprême
Qui m'aide à supporter les rigueurs du présent,
Qui me ferait aimer l'épreuve et la mort même...
Qui me rend invincible et me fait tout-puissant.

Puis, au-dessus des bruits du monde et de l'espace,
J'entends les mille voix des esprits bienheureux
Qui chantent l'Eternel dans leurs actions de grâce,
Et me tendent les bras pour m'attirer vers eux!

Je vais, je viens vers vous, ombres, âmes si chères,
La terre est un exil que nous devons souffrir,
Mais la main de Dieu seul nous tient en ces misères,
Pour vous revoir là-haut, qui ne voudrait mourir.

Il faut vivre pourtant !... et souffrir en apôtre
Aimer ! aimer surtout comme le Christ aimait.
Le talisman de Dieu peut devenir le nôtre :
Il n'est pas de douleur qui n'appelle un bienfait.

SPERO.

MÉDIUMNITÉ DE MADemoiselle HENNY VON HEIDEN

Depuis bien des années je suis collaborateur de « *The psychical science review* » de San-Francisco, et de la revue « *Light* » de Londres. Dans ces deux revues, j'ai souvent lu des articles sur la médiumnité de M. le Dr Max Muchlenbruch, de Oakland (Californie) et sur sa brochure : *Dr M. Muchlenbruchs five editions of prophecies*. Or, il arriva un jour, que je rendis un petit service à M. le Dr Muchlenbruch et, quelque temps après, je reçus de lui une lettre me remerciant pour le service rendu et me priant de lui envoyer une boucle de mes cheveux. Je la lui envoyai aussitôt et n'y pensai plus. Deux mois plus tard je reçus de lui un aperçu complet de ma vie avec des détails touchant mon enfance, mes études, mon service militaire, ma famille, etc. Tout était très exact. A la fin de sa communication se trouve un aperçu de l'avenir, dont la réalisation pourra seule prouver l'exactitude. En février 1901, je trouvai dans une feuille allemande un très intéressant article de Mme Caroline Arnous, sur la médiumnité de Mlle Henny von Heiden, de Berlin. Mlle von Heiden possède la médiumnité voyante depuis sa plus tendre enfance.

A l'âge de 9 ans, étant orpheline, elle fut accueillie par Mme Vlierboom et sa sœur Mlle von Holst. Cette dernière, une personne très instruite, spirite, studieuse, éclairée et convaincue autant par le fait brutal que par la raison et la haute moralité de notre philosophie, s'occupa de l'éducation de Henny von Heiden. Voyant que la jeune fille possédait de grandes capacités pour les mathématiques, Mlle von Holst lui fit enseigner l'astronomie par des professeurs éminents de l'Université d'Amsterdam. Henny fit de grands progrès dans cette science, mais elle avait plus de goût pour l'étude de l'Astrologie, surtout depuis qu'elle avait étudié l'œuvre : *Influence des planètes sur le corps humain*, du Dr Plantenga, et les œuvres du savant astrologue de Bâle, Guido Bonati (1572). — Après la mort de Mme Vlierboom et de Mlle von Holst, Mlle von Heiden quitta Amsterdam et se rendit à Berlin pour continuer ses études de l'Astrologie, profitant à cet effet des œuvres contenues dans les riches bibliothèques de Berlin. Tous les matins

elle est occupée dans les bibliothèques, et les après-midi, elle enseigne sa méthode de faire des horoscopes à des élèves qu'elle possède en grand nombre. — Mme Arnous termine son article en disant, que l'horoscope, que Mlle von Heiden lui fit, ainsi qu'à sa fille, est d'une exactitude tellement surprenante sur le passé, qu'elle est fermement persuadée, que ce que Mlle von Heiden lui a dit à propos de son avenir, le sera de même. Pour avoir un horoscope il n'est pas nécessaire d'être personnellement connu de Mlle von Heiden, il suffit de lui envoyer une photographie très ressemblante et l'heure juste, le jour, le mois et l'année de la naissance. — Ayant lu l'article de Mme Arnous j'écrivis à Mlle von Heiden, la priant de m'envoyer l'horoscope de quelque personne connue dans le monde, telle que : le roi des Belges, Mac Kinley, l'empereur d'Allemagne, le roi d'Italie, etc. Mlle von Heiden me répondit qu'elle désirait tout d'abord faire mon horoscope et qu'elle me priait de lui envoyer à cet effet l'heure, le jour, le mois et l'année de ma naissance. Ce que je fis sans retard. Quinze jours après, je reçus mon horoscope. C'est une indication *très exacte* des principaux événements de ma vie avec la description détaillée de mon caractère, de mes penchants, de mes capacités. Il s'y trouve aussi mentionnée une cicatrice sur le bras droit. Cette cicatrice existe réellement à l'endroit indiqué et provient d'une blessure reçue pendant mon service militaire. Ensuite il y est question de mon mariage, de mes rapports avec ma famille, de ma fortune, etc. Tout, du commencement à la fin touchant le passé, est *d'une exactitude surprenante*. Il y a aussi un aperçu de l'avenir, dont la réalisation seule prouvera l'exactitude. Dans cet aperçu il y a de bonnes choses, mais il y en a aussi quelques mauvaises. — J'ajouterai encore à cela, que l'horoscope fait par M. le Dr Max Muchlenbruch, s'accorde exactement avec celui, que je viens de recevoir de Mlle Henny von Heiden.

Mlle Henny von Heiden habite la *Postdamer-Strasse*, N° 61, à Berlin W. — On peut correspondre avec elle en français, en anglais et en italien.

(A suivre),

JOSEPH DE KRONHELM.

DESCRIPTION D'UNE SPHÈRE HEUREUSE

Communication d'un esprit indien.

La belle étoile blanche que tu regardes avec tant d'admiration est une sphère où résident les âmes qui ont subi leur expiation complète avant de quitter la terre. Cette étoile qui ravit tes yeux est pleine de délices, et c'est là que l'âme de ta bonne grand'mère rayonne dans tout son éclat. Là on peut se livrer à toutes les joies célestes ; on y est toujours en prière pour hâter la délivrance de ceux que l'on attend. Là on perçoit les anges, et l'on sent passer dans l'âme le doux bruissement de leurs ailes soyeuses.

Le bonheur pour ces âmes est sans limite. Tout leur sourit, et tout est parfait. Elles ont un corps semi-matériel. Cependant, elles ne sont plus assujetties à la procréation, mais c'est avec une profonde volupté qu'elles rendent hommage au divin Créateur. Elles font de la poésie avec leur charme, et elles la chantent en vibration de lyre.

Ces êtres purs ont des vêtements de gaze aux couleurs tendres comme celles que nous admirons au ciel. Ils semblent toujours prêts à s'envoler vers les autres horizons, ils semblent s'envoler car ils ne marchent pas. Ils se sentent soulevés comme par enchantement. Ils ont leurs cheveux épars flottant sur leurs épaules, et ils les laissent emporter par les zéphirs permanents qui les effleurent comme autant de caresses. Ils n'ont jamais froid. Leur atmosphère est réglée sur la même intensité de chaleur ; ils ondulent dans l'éther, et ils s'enivrent au milieu de lui, car ils aspirent les émanations du souffle divin. Ils ont comme nourriture la manne céleste. Là on n'est plus soumis à aucun labeur, mais dans les moments d'extase profonde, on prie en même temps que les anges pour les malheureux incarnés, on est toujours dans un état latent d'autres bonheurs inexprimables, et l'on se sent emporté dans une indéfinissable adoration pour le Dieu de bonté et de miséricorde.

D. Puisque ces âmes ne doivent plus s'occuper de choses matérielles, comment font-elles pour avoir de quoi se vêtir ?

R. Les chères âmes qui résident là-haut n'ont pas à se préoccuper de la manière à employer pour entrer en possession de leurs belles étoffes. Elles ont toutes l'admirable faculté des apports, et elles les possèdent par ce moyen. Les esprits des sphères inférieures les tissent et les livrent aux zéphirs permanents dont j'ai parlé plus haut, et elles arrivent en leur possession comme le navire arrive au port. La nature de ces étoffes est faite de ce qui s'échappe des arbres des planètes inférieures, et que nous appelons, ici-bas, fil de la Vierge. Ces étoffes leur apparaissent toujours blanches, et c'est au contact de ces êtres purs qu'elles deviennent bleues ou roses ; et leurs mains diaphanes leur impriment les contours harmonieux dignes de ces corps idéalement beaux.

Ces étoffes presque impalpables sont à l'abri de toute détérioration, et les chères âmes ne les gardent pas ; elles les offrent à ceux qui les ont tissées, en pitié de leur pauvreté. Ils sont heureux de les recevoir, car c'est pour eux comme un levier puissant contre leur infortune. Ils s'en entourent avec fierté et avec religion ; ils s'en parent pour leurs fêtes, et s'en servent aussi pour leur ensevelissement. Ces étoffes sont donc la joie et la douleur. Seulement la douleur est bien mitigée par la croyance qu'elles leur porteront bonheur dans les sphères où les dirigera la volonté de Dieu.

ALINE TESSIER, médium.

BIBLIOTHÈQUE SPIRITUALISTE LYONNAISE

Lyon, 4 juillet 1901.

Madame,

Je viens solliciter l'hospitalité des colonnes de la *Revue Spirite* pour le petit entrefillet ci-joint, qui vous fera suffisamment connaître le but que nous poursuivons : fonder un centre d'études, éclairer les esprits, combattre le dogmatisme tant religieux que scientifique.

Parmi les quelques personnes qui dirigent cette entreprise, je me recommanderai auprès de vous du D^r Ferran, grand ami de Monsieur votre mari, et qui travaille ardemment à la réussite de votre œuvre.

Un appel dans vos colonnes sera entendu de pas mal de lecteurs ; je vous en remercie cordialement d'avance, et vous prie d'agréer, Madame, l'assurance de ma parfaite considération.

ROUGIER.

Les chercheurs indépendants que ne satisfont ni l'intransigeant dogmatisme religieux, ni le néant du matérialisme scientifique, ni le doute perpétuel de la philosophie, et qui portent leurs regards vers les voies plus sûres et moins connues que suivaient nos ancêtres pour arriver à la connaissance, se heurtent dans leurs études à une difficulté assez grande pour se procurer les ouvrages spéciaux dont ils ont besoin.

Un groupe de Lyonnais dévoué à la cause des sciences spirituelles vraies, vient essayer de combler cette lacune en fondant dans cette ville une bibliothèque spéciale.

La « bibliothèque spiritualiste » lyonnaise comprendra la plupart des ouvrages traitant de : Magnétisme, spiritisme (partie scientifique et morale), phénomènes psychiques en général, science et philosophie occultes (source occidentale et source orientale).

Elle sera ouverte à jours fixes et prêtera ses ouvrages à ses abonnés pour un délai fixé.

Le prix de l'abonnement sera trois mois : 4 fr. Six mois : 7 fr. Un an : 10 francs.

Ultérieurement, si les adhérents sont en nombre suffisant, la bibliothèque se complètera de réunions, causeries, conférences et séances d'expérimentation.

La bibliothèque ouvrira ses portes vers le mois de septembre-octobre. Comme il est nécessaire, pour qu'elle puisse s'organiser, de savoir sur quelles ressources on peut compter, toutes les personnes qui ont l'intention de s'y abonner sont priées de nous envoyer dans le plus bref délai possible leur adhésion, (les cotisations ne seront bien entendu recouvrées que lorsque la bibliothèque fonctionnera).

En terminant nous adressons un pressant appel à tous les spiritualistes

de France et à ceux de la région lyonnaise en particulier, qui comprendront l'importance à l'heure actuelle de cette œuvre de diffusion de la lumière. Tous les auteurs qui voudront bien nous envoyer un exemplaire de leurs œuvres, toutes les personnes qui voudront bien nous aider, matériellement ou moralement dans notre tâche, seront assurés de notre plus vive reconnaissance.

Envoyer toutes adhésions, demandes de renseignement, etc... à M. Antoine Rougier, avocat à la Cour d'appel, 15, rue Saint-Paul à Lyon.

L'HYPNOTISME EN JUSTICE

Le Matin, 7 juillet 1901.

Bruxelles, 6 juillet. — De notre correspondant particulier. — Une décision intéressante et qui est appelée à faire quelque bruit a été prise hier par la cour d'appel de Gand.

Un sieur Borreman, ayant été sérieusement blessé et étant devenu complètement sourd des suites d'une bagarre politique survenue à Alost, avait obtenu, en première instance, 15.000 francs de dommages et intérêts contre ses agresseurs.

Ceux-ci interjetèrent appel, réclamant un nouvel examen médical en vue d'établir le degré de surdité de la victime.

Les experts firent plusieurs expériences et en arrivèrent à cette conclusion que, pour avoir une certitude sur les points à élucider, ils désiraient soumettre le sujet à l'hypnose.

La partie civile ayant déclaré qu'elle acceptait cet examen, la cour a rendu un arrêt permettant aux experts de compléter leur rapport par les expériences d'hypnotisme préconisées.

Et voilà l'hypnotisme, tant conspué, reconnu comme moyen scientifiquement légal d'investigation en matière judiciaire !

Tout arrive !

A LA SOCIÉTÉ D'HYPNOLOGIE

La société d'hypnologie et de psychologie de Paris s'est réunie le 16 juillet dernier en un banquet, à l'Hôtel des Sociétés savantes, sous la présidence de M. le Dr Gilles Voisin.

Assistaient à ce banquet : M. le docteur Bérillon, secrétaire général de la Société, M. Dauriac, professeur à la Sorbonne, M. Melcot, avocat général à la Cour de cassation, le Dr Paul Magnin, etc., etc.

Au dessert, M. le docteur Bérillon a parlé de l'enquête sur l'« Au-delà et les forces inconnues » que nous avons annoncée à nos lecteurs, et il a loué l'initiative prise par *Le Matin* d'aborder publiquement l'étude de ces passionnants problèmes, en mettant en regard les unes des autres les opinions les plus diverses et les plus autorisées.

(*Le Matin*).

AVIS BIBLIOGRAPHIQUE

Nous donnerons successivement les mois suivants :

1^o La fin de la *Petite Encyclopédie des Sciences occultes* (3 ou 4 articles encore).
2^o La fin de *Bélisama* ou l'Occultisme celtique dans les Gaules (3 ou 4 chapitres encore).

3^o Une biographie d'Albert-le-Grand.

En ce qui concerne la *Vie Ésotérique de Jésus de Nazareth*, nous trouvons qu'il a été tant question de Jésus-Christ dans la *Revue* depuis le commencement de notre étude, que nous nous sommes décidés à livrer notre manuscrit à un éditeur qui le fait imprimer en ce moment.

Le volume sera imprimé avec un certain luxe sur beau papier et tiré à petit nombre. Son prix sera de 7 fr. 50 pour les souscripteurs et sera probablement porté à 10 francs lors de son apparition.

On peut souscrire dès aujourd'hui à la librairie des sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, qui a également tous les livres d'occultisme que nous avons précédemment en dépôt dans une autre librairie.

On y trouvera également tous les romans ésotériques de M. A. B.

LA SUGGESTION MENTALE. — LE VOYAGE EN ASTRAL. — L'ENVOÛTEMENT. — THOMASSINE.
— LES ROMANS ÉSOTÉRIQUES. — LES NOUVELLES ÉSOTÉRIQUES.

Enfin dans deux mois, un nouveau roman l'OBSESSION ou la *Dentellière du Puy*, sous presse actuellement, d'environ 300 pages, qui ne sera vendu que 0 fr. 60 en librairie, grâce à un nouveau système de publicité.

L'éditeur de ce roman (qu'on trouvera également à la librairie, 42, rue Saint-Jacques), étudie même en ce moment un système de volume remboursable, qui ne coûterait par conséquent rien à l'acheteur.

ER. BOSCH.

LA DESTINÉE

Le volume *La Destinée* que Louis d'Herdy vient de publier à la librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, n'est pas à vrai dire un livre d'occultisme, mais un roman de mœurs dans lequel l'auteur, d'une plume très autorisée, a intercalé plusieurs cours de chiromancie.

Les personnages mis en scène dans ce roman ont une grande importance par l'intensité de leur vie agitée.

Des recherches sur Eliogabale donnent un intérêt tout particulier à ce livre écrit d'une main ferme et avec un talent très original.

En plus de cela l'auteur a de précieuses et charmantes qualités d'impressionniste et de poète qui assurent le succès de cette œuvre.

L'ouvrage vendu sous couverture en couleurs très originales se vend 3 fr. 50. *Recommandé spécialement à nos lecteurs.*

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager. — Discours de M. LÉON DENIS, président du Congrès spirite international de 1900. — L'individualité, par V. HOBION. — La valeur prophétique du rêve.
L'envoûtement, par SANTILLANE.

La vie d'Outre-Tombe. — Le Credo philosophique d'un franc-maçon de JEAN ERIAM par BENOIT MARTIN. — Les guérisons. — Les protecteurs invisibles par B. MARTIN. — Communication d'outre-tombé par H. AUBERT. — Réconfort, Esprit de Fénélon. *Le Progrès Spirite.* — Insignes brillants et vertus modestes, par LAURENT DE FAGET. — Dissertation sur la création des âmes, par J. ERIAM. — Spiritualiste et matérialisme, par A. RÉGNIER. — La Pythonisse de Berlin, Mme de Ferriem, par J. DE KRONHELM. — Préviation par rêve.

Revue scientifique et morale du spiritisme. — Etudes sur la médiumnité, par G. DELANNE. — Mémoire sur les apparitions survenant peu de temps après la mort, par le Dr DUSART. — Conseils de l'au-delà, spiritisme expérimental, par le Dr DUSART ET CHARLES TELMORON. — Conférence expérimentale de l'Institut des sciences psychiques de Paris, par H. BOYOD. — Apparition pendant cinq ans d'une femme défunte à son mari survivant (*suite*).

Le spiritualisme moderne. — L'Œuvre de charité, la direction. — Compte rendu de la réunion du 30 juin au local de l'association, conférence de PAPUS. — Rectifications au sujet des séances de Mme A. Rothe à Paris, par M. DE KOMAR. — Le spiritualisme moderne à Londres, le médium ALFRED PETERS, par M. DE KOMAR. — Voix de l'au-delà : Les deux voies. — La vie de Jésus.

Le mouvement psychique. — Science et Théosophie (*suite*), par D. A. COURMES. — Réponse à cet article, par JACQUES BRIEU. — Théories magnéto-hypnotiques, par le Dr MOUTIN. — Conférence du Dr Moutin à l'Institut des sciences psychiques, compte rendu, par H. BOYOD. — La médiumnité de M. F. Desmoulin, par J. BRIEU.

Revue Théosophique française (Le Lotus bleu). — Problème de Morale, par ANNIE BESANT. — Conférences de Genève, par le Dr TH. PASCAL. — Sur le Karma, par E. SYFFERT. — Vestiges de continents submergés, par W. C. WORSDELL. — Phénomène de vie dans les cristaux, par CH. BLECH fils. — Clairvoyance, par LEADBEATER. — Demande et réponse, par A. P. SINNETT. — Echos théosophiques, revue des revues, par D. A. COURMES.

L'Echo du Merveilleux. — Deux jours à Tilly, par GASTON MÉRY. — Le médium malgré lui : Henry de M., par BENÉ LE BON. — Les grands Visionnaires : Milton, par E. MARIOTTE. — La Peste est-elle intelligente? par G. MALET. — Une voyante chez le Pape, G. M. — Le merveilleux au cimetière Montparnasse. — Réhabilitation d'ANNA ROTHE : Lettre de M. G. BÉRA ; réponse de Mme RUFINA NOEGGERATH.

L'Étincelle. — Revue religieuse libérale dirigée par l'Abbé JULIO. — Paroles à mon frère, le laïc-serf, par ELEUTHÈRE. — Ce que nous voulons, poésie, par V. GRESSET. — Pour l'union. — Tribune libre. — Secrets merveilleux pour la guérison de toutes les maladies physiques et morales, par l'Abbé JULIO. — Feuilleton : Un forçat du bagne cléricale, par l'abbé JULIO.

Revue cosmique, sous la direction de Ch. Barlet. — Histoire de l'homme terrestre ; son état futur, obstacles actuels. — Textes commentés : Les Vies d'outre-tombe d'Attanée Oannès ; la région des larves jusqu'au 4^e degré ; le palais de Kahi ; la sphère d'harmonie. — Les visions d'Amen, 4^e vision : La Pythie — Le disciple cosmique. — La légende des lys qui pleurent. — Les altérations de la tradition.

L'humanité intégrale. — Lettres ouvertes testamentaires, par E. POTONIE-PIERRE. — Spiritisme et méthode. — Recherches sur la cause finale de la révolution de 1789, par ST. DISMIER. — Affranchissement, poésie, par J. C. CHAIGNEAU.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE,